

LE HURON

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARRIETTES.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Août, 1768.

Le prix eſt de 30 ſols.

musique de grétry



A PARIS.
Chez MERLIN, Libraire rue de la Harpe ; à Saint Joſeph.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbateon & Permiſſion.

ACTEURS.

LE HURON.

Mlle. DE St. YVES.

Mr. DE St. YVES, *son pere.*

Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE KERKABON, *son frere.*

LE BAILLI.

GILOTIN, *son fils.*

UN OFFICIER.

UN CAPORAL.

TROUPE DE SOLDATS.

TROUPE DE GENS DU BAILLI.



Le lieu de la Scene est une Place de Village;



LE HURON.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Village.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE SAINT YVES.

Mlle DE St. YVES.

QUoi ! déja le Huron est parti pour la chasse?

Mlle DE KERKABON.

Bon ! dès le point du jour il étoit dans les champs.
Ho ! les Hurons sont diligens ;
Ils ne tiennent jamais en place.
Je les connois, j'avois un frere en Canada.
Il mourut dans ce pays-là,
Aussi bien que sa femme, à la fleur de son âge,
Mais parlons de notre Sauvage :
Comment le trouvez-vous ?

Mlle. DE St. YVES.

Bon enfant tout à fait.

Mlle DE KERKABON

Bon enfant ! l'éloge eſt modeſte.
Il eſt charmant ! comme il eſt fait !
Comme il eſt gai ! comme il eſt leſte !
Il cherche à plaire ; il eſt galant à ſa façon.
Mon frere l'aime avec tendreſſe ;
En l'inſtruiſant il le careſſe.
Moi, je lui fais auſſi quelquefois la leçon.
Il rit de ſi bon cœur ! il a dans ſon langage
Tant de candeur & d'ingénuité !

Mlle. DE St. YVES.

Oui, c'eſt la ſimple vérité.

Mlle DE KERKABON.

Si jamais il aime, je gage
Qu'il aimera mieux qu'un François.
(*Modeſtement.*)
Moi, je ne m'y connois pas ; mais...
Je crois que pour aimer, rien n'eſt tel qu'un Sauvage.
Et par exemple, quel dommage
Que le fils du Bailli ne lui reſſemble pas !
Vous feriez bien moins difficile.

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! je l'ai vû, cet imbécile.

Mlle DE KERKABON.

Vos peres hier au ſoir ſe ſont parlé tout bas;
Et je crois l'affaire conclue.

Mlle DE St. YVES.

Non, à le refuſer je ſuis bien réſolue.

AIR.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne;
Qu'à la fête il vienne avec nous;
Et que ſa main nous y couronne.

Un choix contraire à nos deſirs
Devient une ſource de larmes.
La liberté ſeule a des charmes;
Elle eſt la ſource des plaiſirs.
Si jamais, &c.

N'eſt-ce pas au cœur à choiſir
L'objet qu'il doit aimer ſans ceſſe?
On voit bientôt l'amour s'enfuir,
S'il ſent que ſa chaîne le bleſſe.
Si jamais, &c.

SCENE II.

Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON, GILOTIN.

Mlle. DE KERKABON.

VOus voilà, Monſieur Gilotin?
D'où venez-vous donc ſi matin?

GILOTIN.

Vraiment, je viens de voir chaſſer l'homme Sauvage.
Il met en l'air tout le village.

Mlle. DE KERKABON.

Chaſſe-t-il de bon cœur ?

GILOTIN,

Ah ! c'eſt un vrai lutin.

AIR.

Comme il y va!
Comme il détale !
Quel chaſſeur que ce Huron là!
Il faut le voir dans ces valons:
Il a des aîles aux talons.
Il tire à bale.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Les pauvres liévres en ſont tous
Comme des fous.
Feinte ni ruſe,
Rien ne l'abuſe :
Il ſait leurs tours
Et leurs détours.
Ah quel coureur !
Il vous les laſſe.
Ah quel tireur !
Il les terraſſe.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Tout d'une haleine
Il court la plaine,
Sans être jamais las.
Si celui là n'eſt pas alerte,
Certe,
Je ne m'y connois pas.
A la courſe, au vol, à cent pas,
Il tire,& la piece eſt à bas.
Comme il y va, &c.

Il ſera de la noce, il chaſſera pour nous.

Mlle DE St. YVES.

De quelle noce ?

GILOTIN.

De la nôtre.

Mlle. DE St. YVES.

De la nôtre !

GILOTIN.

Oui, c'eſt moi qu'on marie avec vous.
Ils ſont d'accord.

Mlle. DE St. YVES.

Qui donc ?

GILOTIN.

Qui ? Mon pere & le vôtre.

Mlle. DE KERKABON.

Je m'en doutois.

GILOTIN.

Hé quoi, l'on ne vous l'a pas dit ?
Ce ſoir on mande le Notaire.

Mlle. DE St. YVES.

Ce ſoir !

Mlle. DE KERKABON.

Il eſt preſſé !

GILOTIN.

Cela vous étourdit ?
Oh ! nous allons vite en affaire.

Mlle. DE St. YVES.

Mais comment ſe peut-il ?...

GILOTIN.

Comment ? La choſe eſt claire.

Un jour que je rêvois, j'étois là comme un sot.
Mon pere est physionomiste ;
Et comme il entendit que je ne disois mot,
Il devina que j'étois triste.
Il me regarde entre deux yeux.
Qu'as-tu donc, me fit il ? Moi ! je n'ai rien, lui fis-je.
Tu mens : quelque chose t'afflige,
Fit-il. Vous l'avez dit : j'ai de l'amour. Tant mieux !
Voyons, qui t'a donné dans l'aîle ?
Je dis que c'étoit vous. Oui dà, fit-il, c'est elle ?
Et tu t'affliges pour cela ?
Va, tu n'es qu'un benêt. (Il est badin mon pere.)
Hé bien, fit-il, demandons-la.
Sitôt dit, sitôt fait. Voilà tout le mystere.

(*Gaiment.*)
Ma future, allons, touchez-là.

Mlle. DE St. YVES.

O Ciel !

GILOTIN.

Vous en êtes bien aise,
N'est-ce pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Point du tout, Monsieur, ne vous déplaise.

GILOTIN.

Vous ne m'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

GILOTIN.

Non ! vous badinez.

Mlle. DE St. YVES.

Rien n'eſt plus ſérieux.

GILOTIN.

Oui dà ! vous m'étonnez.

Je croyois pourtant bien vous plaire.

Mlle. DE St. YVES.

Il n'en eſt rien.

GILOTIN.

N'importe, allez, laiſſez moi faire.

DUO.

Ne vous rebutez pas,
Voilà que je vous aime.
Cela vient pas à pas,
Cela vient de ſoi même.
Vous maimerez auſſi,
Vous m'aimerez de même.
Cela vient de ſoi même,
Du ſoir au lendemain.
Pour obtenir le cœur, il faut avoir la main.

Mlle. DE St. YVES.

Non, ne vous flattez pas:
Il n'en eſt pas de même.
Non, cela ne vient pas,
Ne vient pas de ſoi même.
Je n'aime pas ainſi,
Je n'aime pas de même.
Non, non.

GILOTIN.

Si, ſi.

Mlle. DE St. YYES.

Ne croyez pas qu'on aime,
Du ſoir au lendemain.
Ilfau t avoir le cœur, pour obtenir la main.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

AH ! voici le Huron.

LE HURON.

Bonjour, Mesdemoiselles.
Voilà ma chasse. Elle est à vous.

GILOTIN, *bas à Mlle de St. Yves.*

C'est pour la noce.

Mlle. DE St. YVES, *avec impatience.*

Ah ! laissez-nous.

LE HURON.

Les lievres sont vivans. Comme ils n'avoient point d'ailes,
A la course je les ai pris.
Mais j'ai tiré sur les perdrix,
Ne pouvant pas voler comme elles.

GILOTIN, *approchant d'un lievre.*

Voyons... Il remue !

(Il recule.)

LE HURON.

As-tu peur ?

Mlle DE KERKABON.

Un lievre l'épouvante.

LE HURON.

Approche : allons, courage.

GILOTIN, *n'osant approcher.*

Le voir de loin c'est le plus sage.

LE HURON.

Cela s'appelle avoir du cœur.

Mlle DE KERKABON, *d'un air d'amitié.*

Allons, reposez-vous, vous êtes tout en nage.
Vous chassez avec trop d'ardeur.
Moi, je veux que l'on se ménage.

LE HURON, *en s'asseyant.*

Le repos me fatigue. Agir est un besoin,
Que j'ai senti toute ma vie.

GILOTIN.

Il a le diable au corps.

Mlle. DE KERKABON.

Comment vous prit l'envie
De venir voyager si loin ?

LE HURON.

Je suis né curieux ; j'étois libre de soin ;
Et l'occasion nous convie.

Mlle. DE KERKABON.

Avez-vous pu, si jeune hélas !
Quitter pere & mere ?

LE HURON.

On n'a guere
De regret à quitter ce qu'on ne connoît pas.

GILOTIN.

Est-ce que les Hurons n'ont ni pere ni mere ?

Mlle. DE KERKABON.

Nous vous en servirons.

LE HURON.

Je m'en passe fort bien.
A mon age un Huron se suffit à lui-même;
Et, grace à la nature, il ne me manque rien,
(Regardant Mlle. de St. Yves.)
Qu'un objet, fait pour moi, qui me plaise & qui m'aime.
(D'un air carressant.)
Asseyez-vous là.

Mlle. DE St. YVES, *avec douceur.*

J'aime à me tenir debout.

LE HURON.

Nous serons plus près l'un de l'autre.

GILOTIN.

Oui-dà?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

LE HURON.

Pourquoi, non?

GILOTIN.

Le drôle est de bon goût!

Mlle. DE St. YVES.

Ce ne seroit pas bien.

LE HURON.

Quel pays que le vôtre!
On y croit voir du mal à tout.

Mlle. DE KERKABON.

Chez-vous on est moins difficile,
N'est-ce pas?

LE HURON.

Difficile? on ne l'est point du tout.

Si vous ſçaviez combien votre ſexe eſt docile,
Et combien par l'amour le notre eſt adouci !
Ah, ſi dans nos forêts, où regne la nature,
J'avois pu rencontrer ce que je trouve ici,
J'y ſerois encor, je vous jure.

Mlle. DE St. YVES.

Vous n'aimez pas ce pays-ci.

LE HURON.

S'il me laiſſoit aimer, je l'aimerois auſſi.

Mlle. DE St. YVES.

Voyagez-vous encor ?

LE HURON.

Non. Je courois le monde,
Pour voir un peu comme il eſt fait.
Mais ce qu'il a de plus parfait,
Je l'ai vu ; j'ai fini ma ronde.

Mlle. DE KERKABON.

On connoît donc l'amour au pays des Hurons ?

LE HURON.

Ah ! comme vous, nous l'adorons.
Où ne connoît-on pas ſa puiſſance infinie ?

Mlle. DE St. YVES.

Je voudrois bien ſçavoir, qu'elle eſt en Huronie
La façon d'exprimer ſon inclination.

LE HURON, *d'un air noble & tendre.*

C'eſt de faire, en aimant, quelque belle action,
Qui plaiſe à ce qui vous reſſemble.

Mlle. DE KERKABON.

Cet amour-là vaut bien le notre, ce me ſemble.

Mlle. DE St. YVES, *d'une voix timide.*

Avez-vous aimé ?

LE HURON.

Oui, la belle Abucaba.
Elle chaſſoit un lievre, à vingt milles du gîte;
Un Algunquin le prît, & le lui déroba.
J'attrapai l'Algunquin; je l'amenai bien vîte
Tout tremblant à ſes pieds. Elle lui pardonna,
Et devant lui me couronna.

Mlle. DE KERKABON.

Et vous l'aimiez à la folie?

LE HURON.

(*Vivement.*)
Oui, de tout mon ame. Elle étoit ſi jolie!

AIR.

Les joncs ne ſont pas plus droits:
Elle en avoit la ſoupleſſe,
De la biche la vîteſſe,
De l'hermine la fineſſe
Et la blancheur à la fois.
La colombe eſt moins fidelle;
L'aigle n'eſt pas plus fier qu'elle;
Et les agneaux ſont moins doux.
Auſſi fraîche que la roſe,
Elle eut même quelque choſe,
Oui, quelque choſe de vous.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'eſt-elle devenue?

LE HURON.

Un ours me l'a mangée.

GILOTIN.

C'eſt dommage!

LE HURON.

Je l'ai tué ce vilain ours.

Mais je la plains encore, après l'avoir vengée.

Mlle. DE KERKABON.

Vous ne la plaindrez pas toujours.

LE HURON, *en regardant Mlle. de St. Yves.*

Oh non. Je ſens déja ma douleur ſoulagée.

Mlle. DE KERKABON.

Mais quel bijou frappe mes yeux ?

LE HURON, *avec vivacité & ſentiment.*

Ah! s'il vous paroît curieux,
Recevez-le des mains de la reconnoiſſance.
Je n'ai rien de plus précieux.

Mlle. DE KERKABON.

Que vois-je ! quelle reſſemblance !
(*Vivement.*)
Et d'où tenez-vous ces portraits ?

LE HURON.

Je les avois dès ma naiſſance.

Mlle. DE KERKABON.

Plus j'en examine les traits...
Oui, c'eſt elle, c'eſt lui. Ciel !

Mlle. DE St. YVES.

Voyons.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

Je vous quitte ;
Je vais trouver mon frere, & reviens au plus vîte.

SCENE IV.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES, GILOTIN.

LE HURON.

QUel trouble eſt venu la ſaiſir?
Si ce bijou lui fait plaiſir,
Elle peut le garder.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'eſt-ce ?

LE HURON.

Une double image.
Dès l'enfance on m'a dit qu'en la portant ſur moi,
Je ſerois heureux : je vous voi ;
Vous accompliſſez le préſage.

Mlle. DE St. YVES.

Mais, vous me dites des douceurs.

LE HURON.

Que vous dirois-je helas ? pour vous de tous les cœurs
Tel ſera toujours le langage.

AIR.

Vous me charmez :
Vous enflammez
Juſques-à l'air que je reſpire.
Abſent de vous, je ne ſais quoi,

Plus

Plus fort que moi,
Vers vous m'attire.
Je jouis dès que je vous voi;
Mais en jouiſſant je deſire.
Quel eſt ce déſir?
D'où nait ce plaiſir?
C'eſt un délire,
Le vrai délire
L'heureux délire du plaiſir.
Ah ſi votre cœur pouvoit lire,
S'il pouvoit lire dans le mien!..
Ce qu'un ſauvage ne ſait dire,
Croyez, croyez qu'il le ſent bien.

Mlle. DE St. YVES, *un peu émue.*

Mais... Voyez donc ma bonne amie, Qui me laiſſe avec vous... Je ne ſçais pas pourquoi.

GILOTIN. *d'un ton grave.*

J'y ſuis. N'ayez pas peur.

LE HURON, *voulant la retenir.*

Un moment.

Mlle. DE St. YVES.

Laiſſez-moi.
Je vais la retrouver. Elle eſt bien étourdie!



SCENE V.

LE HURON, GILOTIN.

GILOTIN.

J'ESPERE au moins que ce n'eſt pas
De l'amour, que tu ſens pour elle.

LE HURON.

De l'amour ! pourquoi non ? Je ſuis jeune ; elle eſt belle ;
Ah ! peut-on ſans amour avoir vu tant d'appas ?

GILOTIN.

Oh ! ce n'eſt pas ici comme dans l'Huronie.
C'eſt à moi, s'il vous plaît, qu'elle doit être unie ;
C'eſt à moi de l'aimer.

LE HURON.

Que dis-tu ?

GILOTIN.

Que demain
Son pere me donne ſa main.

LE HURON.

Elle y conſent !

GILOTIN.

Pour elle, elle en a peu d'envie ;
Mais les peres chez nous diſpoſent des enfans.

LE HURON.

Et moi, vois-tu, je te défends
D'y jamais penſer de ta vie.

GILOTIN.

Eſt-ce de vous que je dépens ?

LE HURON.

Non; mais tu dépens d'elle. Il faut ſavoir lui plaire,
Où lui laiſſer choiſir l'époux qui lui plaira.

GILOTIN.

Et ſi je plais à ſon pere ?

LE HURON.

Son pere t'épouſera.
Pour elle, c'eſt une autre affaire :
Quelque choix qu'elle faſſe, il ſera volontaire ;
Et ſon cœur en décidera.

AIR.

Qu'on mette à prix le cœur d'Hortence ;
Je défirai tous mes rivaux.
Il n'eſt ni dangers ni travaux
Qui puiſſent laſſer ma conſtance.
Falut-il repaſſer les mers ;
Franchir les torrens à la nâge ;
Braver la rigueur des hivers ;
Affronter les vents & l'orage ;
A ſon amant tout ſera doux
Pour obtenir le nom d'époux.

GILOTIN.

Tout cela m'eſt égal. Je vais trouver mon pere ;
Et nous verrons ſi l'on préfere
Un nouveau venu, comme toi,
Au fils d'un Bailli, comme moi.

SCENE VI.

M. & Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES, LE HURON.

M. DE KERKABON, *tranſporté.*

VEnez, embraſſez-moi, mon neveu ; car vous l'êtes.

LE HURON.

Moi ! votre neveu !

M. DE KERKABON.

Ces portraits,
Votre pays, votre âge, & les tems, & les faits ;
Tous s'accordent : preuves complettes.

Mlle. DE St. YVES.

Ciel !

M. DE KERKABON.

Vous n'avez jamais vu vos parens ?

LE HURON.

Jamais.

M. DE KERKABON.

Juſtement.

LE HURON.

Ils m'avoient délaiſſé. Ma nourrice
Ne me trouva que cet indice.

M. DE KERKABON.

Hélas ! il me rapelle un frere que j'aimois.

QUATUOR.

M. DE KERKABON.

Il a les traits de ſon pere.

Mlle. DE KERKABON.

Il a les yeux de ſa mere.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ſes yeux, voilà ſes traits,
Ces traits de caractere.
Il eſt François.

LE HURON.

Je ſuis François.

Mlle DE St. YVES.

Il eſt François.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ces traits de caractere.

LE HURON.

N'ai-je pas encor quelques traits,
De caractere ?

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà tes yeux, voilà tes traits.

LE HURON.

Ah ! quel bonheur ! je ſuis François.

M. & Mlle. DE KEKABON, & Mlle. DE St. YVES.

Ah ! quel bonheur ! il eſt François.

Mlle. DE St. YVES.

Oui, ce ſont les traits
De ces portraits

LE HURON.

Ah ! cela ſemble fait exprès.

M. DE KERKABON.

Oui, ce ſont les traits
De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON *avec plus d'attention.*

Cependant, mon cher frere,
Regardez bien ſes yeux.
Il les a beaucoup mieux.
Je voi, je croi,
Je ne ſais quoi.

M. DE KERKABON, *bruſquement.*

Chimere!
Il a les traits
De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON, *ſe rétractant.*

Ah! oui. Ce ſont les yeux de ſa mere.

M. DE KERKABON.

Ce ſont les traits de ſon pere.

TOUS ENSEMBLE.

Ah! quel bonheur! il eſt François.

LE HURON.

Ah! quel bonheur! je ſuis François.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, pour voir nos amis,
Il faut demain être bien mis,
Et t'habiller à la Françoiſe.

LE HURON.

Pourquoi? Je ſuis fort bien, car je ſuis à mon aiſe.
Mon habit m'eſt commode, & j'y ſuis attaché.

M. DE KERKABON.

Mais que diroit-on?

LE HURON.

Quoi qu'on dife,
Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guife;
Et je le mets dans mon marché.
Chacun fon goût : c'eft ma devife.

M. DE KERKABON.

Mais il n'eft pas poffible...

LE HURON.

Écoutez, parlons clair :
Je fuis né libre comme l'air,
Et par-tout je veux être en pays de franchife.
Me voulez-vous tel que je fuis ?
Simple, honnête, faifant tout le bien que je puis ?
Voyez. N'ayez pas peur que jamais je m'avife
De vous gêner fur rien. Pleine aifance entre nous.

M. DE KERKABON.

Du pays où l'on eft, il faut fuivre les goûts.

LE HURON.

Chez les finges, fort bien ; mais non pas chez les hommes.
A quoi bon fe reffembler tous ?
Nous naiffons differens ; foyons ce que nous fommes.

M. DE KERKABON.

Je fuis ton oncle, &...

LE HURON.

Oui, j'y donne mon aveu ;
Et j'aime bien autant que ce foit vous qu'un autre.
Mais fuivons librement, moi mon goût, vous le votre ;
Sans quoi plus d'oncle & de neveu.

M. DE KERKABON.

Parlez, Mademoiſelle, & lui faites entendre.

Mlle. DE St. YVES, *avec modeſtie.*

A le perſuader je n'oſe pas prétendre.

(*Au Huron, avec douceur.*)

Vous êtes obſtiné!

LE HURON.

Non, je ſuis libre.

Mlle. DE St. YVES, *timidément & en baiſſant les yeux.*

Eh quoi!

Vous ne feriez donc pas quelque choſe pour moi?

LE HURON, *vivement.*

Ah! parlez, commandez. A vos loix je me livre.

Dites comment je dois agir, penſez & vivre;

Comment je dois être vêtu,

A la Huronne, à la Françoiſe;

Tout me devient égal, pourvu que je vous plaiſe.

M. DE KERKABON.

Eh bien, te détermines-tu?

LE HURON, *plus vivement.*

Tout ce qu'elle voudra, mon oncle; elle eſt charmante.

(*A part.*)

Mais ſera-t-elle à Gilotin?

Il dit qu'on la lui donne; & cela me tour mente.

M. DE KERKABON, *à part.*

Je crois qu'on peut lui faire un plus heureux deſtin.

Son pere eſt mon ami; viens que je te préſente.



SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES.

Mlle. DE KERKABON, *à demi fâchée.*

MON frere eſt enchanté ; mais, moi ?
Je ſuis bien aiſe auſſi, je ne ſais pas pourquoi.
Le beau plaiſir que d'être tante !

Mlle. DE St. YVES, *avec un joie naïve.*

Quoi ! vous n'en êtes pas dans le raviſſement !

Mlle. DE KERKABON.

Vous en parlez bien à votre aiſe.

Mlle. DE St. YVES.

Tantôt vous le trouviez charmant.

Mlle. DE KERKABON.

Oh ! ce n'eſt pas qu'il me déplaiſe ;
Mais tout a bien changé de face en un moment !

Mlle. DE St. YVES.

AIR.

Ma bonne amie, eſt-il poſſible
D'avoir un plus joli neveu ?
Son air eſt doux, ſon cœur ſenſible ;
Il eſt tout ame, il eſt tout feu.
De ſa bonté touchante
J'ai déjà vu cent traits.
Ah ! ſi j'étois ſa tante,
Ah ! que je l'aimerois.

Mlle. DE KERKABON.

Vous l'aimez ſans cela : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Mlle. DE St. YVES.

Moi !

Mlle. DE KERKABON.

N'en rougiſſés pas.

Mlle. DE St. YVES.

C'eſt donc ſans le ſavoir.

Mlle. DE KERKABON.

Vous le ſavez fort bien ; & lui-même, j'augure
Qu'il a pu s'en appercevoir.

AIR.

L'amour naiſſant n'a pas encore
Appris à garder ſon ſecret.
C'eſt au moment qu'il vient d'éclore,
Qu'il ſait le moins être diſcret.
Il part toujours quelque étincelle
D'un feu qui vient de s'allumer.
Tout le trahit, tout le décele,
Juſqu'au ſoin de le renfermer.
Coup d'œil rapide,
Regard timide,
Soupirs échapés,
Mots entrecoupés :
A quoi ne reconnoît-on pas
Un cœur qui ſoupire tout bas ?

Mlle. DE St. YVES, *confuſe.*

On croit voir ce qu'on imagine.

Mlle. DE KERKABON.

Ah ! vous diſſimulez ! he bien,
Vous ne ſçaurez donc pas ce que je ſais.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi?

Mlle. DE KERKABON.

Rien.

Mlle. DE St. YVES, *vivement.*

Ah ! de grace, parlez.

Mlle. DE KERKABON.

Non. C'eſt que je badine.

Mlle. DE St. YVES.

Vous m'inpatientez.

Mlle. DE KERKABON, *d'un ton ironique.*

Vous ne l'aimez donc pas?

Mlle. DE St. YVES.

Et ſi je l'aimois?

Mlle. DE KERKABON.

En ce cas,
Mon frere auroit peut être envie
De faire à Gilotin préférer ſon neveu;
Mais cela vous touche ſi peu!

Mlle. DE St. YVES.

Ah! vous ne doutez pas que je n'en ſois ravie.

Mlle. DE KERKABON.

L'avois-je dit?

Mlle. DE St. YVES.

Je l'aime, il le faut avouer.

Mlle. DE KERKABON.

Je vous ſervirai. Mais j'enrage
De me voir réduite à jouer
Le rôle de tante à mon age.

SCENE VIII.

LE HURON, *les Acteurs précédens.*

LE HURON, *impatienté.*

QUELLES gens ! Je ſuis aux abois.
Je ne ſçais plus auquel entendre.
Tous m'intérogent à la fois.
J'ai beau leur répéter que je n'ai qu'une voix ;
Aucun n'a le bon ſens d'attendre.

AIR. (*Il les contrefait.*)

Dans quel canton
Eſt l'Huronie ?
Eſt-ce en Turquie ?
En Arabie ?
Hé non, non, non.
En Laponie ?
Hé non, non, non.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t'on ?
Y parle-t'on
Le Bas-breton ?
Hé non, non, non.
Les époux
Sont-ils jaloux ?
Les jeune filles
Gentilles ?

Et oui, & non; mais c'eſt ſelon.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t'on ?
Boit-on du vin ? fait-on l'amour ?
Fait-on l'amour dans l'Huronie ?
Quelle manie !
Ah ! je ſuis ſourd.
Meſſieurs ! Meſſieurs ! dans l'Huronie
Chacun parle à ſon tour.

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu, tout cela ne doit point vous facher,
Pour vous l'avanture eſt heureuſe.
Il ne vous manque plus ici qu'une amoureuſe ;
Et je vous laiſſe la chercher.

SCENE IX.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *vivement.*

JE n'irai pas bien loin, ſi j'en crois mon envie.
Enfin me voila libre. He bien ? je ſuis François ;
En êtes vous bien-aiſe ?

Mlle. DE St. YVES.

Avec ma bonne amie,
Quand vous êtes venu, je m'en réjouiſſois.

LE HURON.

Je vous aime; & ſi je vous plais,
Je ſuis ſûr à préſent du bonheur de ma vie.

Mlle. DE St. YVES.

Sçavez-vous que votre oncle eſt occupé de nous?
Qu'il veut nous marier?

LE HURON

Oui, mon oncle, ma tante,
Je ſuis ſur qu'ils le veulent tous.

Mlle. DE St. YVES

Et croyez-vous auſſi que mon pere y conſente?

LE HURON.

Il le faut bien. Et puis, qu'avons nous beſoin d'eux?
Le bonheur eſt en nous, il dépend de nous deux.

(On entend un bruit de guerre.)



SCENE X.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES, *un Officier, & des Soldats.*

L'OFFICIER

AIR.

VAILLANS François, courez aux armes:
Les Anglois menacent vos Ports.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Volez à sa voix sur ces bords.
Quand on sert un Roi que l'on aime,
C'est une fête qu'un combat.
Chacun s'enrôle de soi même;
Et tout sujet devient soldat.
Vaillans François, &c.

(*Pendant cet air, le peuple s'assemble & prends les armes.*)

SCENE XI.

UN CAPORAL ET GILOTIN.

Les Acteurs précedens.

LE CAPORAL, *menant Gilotin.*

ALLONS, marche.

GILOTIN, *tremblant.*

Messieurs, je suis fils du Bailli.

LE CAPORAL.

Tu trembles, lâche!

GILOTIN.

Oui, j'ai la fiévre.
Pour avoir aproché d'un liévre,
Tantôt le cœur m'a défailli.

L'OFFICIER.

Prends cette épée.

GILOTIN.

A moi! juste Ciel! une épée!
Et qu'en ferois-je hélas?

L'OFFICIER.

Nous le verrons dans peu.

GILOTIN.

De frayeur j'ai l'ame frapée;
Et ce seroit bien pis si je voyois le feu.

L'OFFICIER.

Prends.

GILOTIN.

Quelle contrainte inhumaine!

LE HURON, *Fiérement.*

Donnez-la-moi, mon Capitaine.

L'OFFICIER.

A toi?

LE HURON.

Sans doute, à moi. Renvoyez ce poltron.

L'OFFICIER.

Va-t'en.

GILOTIN, *Enchanté & s'enfuyant bien vîte.*

Ah! le charmant Huron!

SCENE

SCENE XII.

Mlle. DE St. YVES, LE HURON, L'OFFICIER, *le Caporal, les Soldats.*

L'OFFICIER.

Es-tu François ?

LE HURON.

On dit que j'ai l'honneur de l'être ;
Et ſur parole je le croi ;
Mais Hortence eſt Françoiſe, & ma patrie à moi,
C'eſt le pays qui l'a vu naître.

L'OFFICIER.

Ton nom ?

LE HURON.

Hercule Kerkabon.

L'OFFICIER.

Ce nom promet beaucoup ſans doute.

LE HURON.

J'eſpere vous tenir ce que promet mon nom.
Une ſeule choſe me coute ;
C'eſt de me ſéparer de cette aimable enfant.

L'OFFICIER.

Bon ! ce ſoir tu viendras la revoir triomphant.

LE HURON, *à Mlle. de St. Yves.*
C'eſt pour ton Roi que je m'engage;
Tu me le permets ?
Mlle. DE St. YVES.
J'y conſens.
Tu me fais trembler ; mais je ſens
Que je t'en aime d'avantage.

MARCHE GUERRIERE.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

AIR.

TOI, que j'aime plus que ma vie,
Fais ton devoir, signale - toi;
Et que tout le monde m'envie
Le cœur qui m'a donné sa foi.
Je chéris jusqu'aux allarmes
Que me cause ce beau jour.
La gloire essuira les larmes
Qu'aura fait couler l'amour.

SCENE II.

GILOTIN, Mlle. DE St. YVES.

GILOTIN.

VICTOIRE! Ils sont partis. Nous en voilà défaits.

Mlle. DE St. YVES.

On s'est batu ?

GILOTIN.

Pour être brave,
Ma foi, vive le François!

Mlle. DE S. YVES.

Vous êtiez là?

GILOTIN, *naïvement.*

Moi? non, j'étois dans notre cave;
En attendant le succès.
Mais c'est le bruit du vilage,
Que les Anglois attaqués,
Ont déjà plié bagage.
Les uns se sont rembarqués,
D'autres s'en vont à la nage.

Mlle. DE St. YVES.

Et le Huron? l'a t'on vu?

GILOTIN.

Tout au milieu du carnage
Il donnoit à corps perdu;
Et s'il est mort, c'est dommage.

Mlle. DE St. YVES, *avec effroi.*

Ah! je m'applaudissois d'un excès de valeur
Qui peut être a fait son malheur.

(*Vivement.*)

Allez, voyez, sachez s'il revient, s'il respire,
S'il est blessé, s'il est.... Je tremble de le dire.
Allez vous dis-je.

GILOTIN,

Un moment.
Ce Huron là vivement
Vous touche & vous intéresse!
On diroit d'une maitresse
Qui tremble pour son amant. (*Il sort.*

SCENE III.

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

IL eſt trop vrai ! l'effroi de plus en plus me preſſe.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Ah Quel tourment! peut-être il eſt bleſſé.
Parmi les morts peut-être on l'a laiſſé.
Sa foible voix appelle ſon amante ;
Sa foible voix m'appelle à ſon ſecours.
Ah! je l'entends, cette voix défaillante.
Oui, cher amant, je t'entends, & j'accours....
Ou m'emportent mes allarmes ?
Moi! ſeule ! au milieu des armes !
M'expoſer aux yeux de tous !....
Il n'eſt point mon époux,
Et je dépends d'un pere.....
Devoir, honneur ſévére ;
Pourquoi, m'enchaînez - vous ?
Que dis-je, hélas, cruelle !
Peut-être mon amant
Expire en ce moment.
Je l'entends qui m'apelle :
Viens me fermer les yeux.
Je meurs, je meurs fidéle.
Viens, reçois mes adieux....

AIR.

Ah ! mon cœur se déchire.
C'est un trop long martyre.
Je céde à mon effroi.
Je dois à ce que j'aime,
Je dois plus qu'à moi même ;
Et la douleur extrême
Ne connoît point de loi.
Mon pere lui même
Aura pitié de moi.

SCENE IV.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *d'un air triomphant.*

EH bien ? les avons-nous renvoyez lestement ?

Mlle. DE St. YVES.

Te voilà ! je succombe à mon ravissement.

(Elle tombe pamée dans les bras du Huron.)

LE HURON.

Hortence !.. ô ciel ! est-il possible
Que tu m'aimes si tendrement !
Hélas ! tu n'es que trop sensible.
Respire, ouvre les yeux, rassure ton amant.

Mlle DE St. YVES, *reprenant ses esprits.*

Tu m'es rendu ! mon cœur se livre
Au plus délicieux transport.

LE HURON.

Du péril échappé, je rends grace à mon ſort;
Car pour toi, mon Hortence, il eſt bien doux de vivre!

DUO.

Ah! que tu m'attendris!
Quoi! tu me chéris
Autant que je t'aime!

Mlle. DE St. YVES.

Ah! tes périls paſſez,
Tous mes ſens glacés
Te l'ont fait voir aſſez.

LE HURON.

Bonheur ſuprême!
Nous aimons de même.

Mlle. DE St. YVES.

Crois que je t'aime
Bien plus que moi-même.

LE HURON.

Ton cœur eſt fait pour le mien;
Que d'attraits ce lien
Raſſemble!

Mlle. DE St. YVES.

Je vois nos jours
Couler toujours
Enſemble.

Mlle. DE St. YVES.

Ah! quel heureux accord!
Nous voir, & d'abord
Tous les deux entendre!

LE HURON.

Oui, j'ai ſenti dabord
Cet heureux accord.
T'aimer étoit mon ſort.

Mlle. DE St. YVES.

J'aurois du me défendre.

LE HURON.

Quoi ! d'un amour ſi tendre ?

Mlle. DE St. YVES.

Me ſeras-tu fidele ?

LE HURON.

Ma flamme eſt éternelle.
Oui, mon cœur t'eſt connu :
Ce cœur ingenu
N'à jamais ſu feindre.

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! ton cœur m'eſt connu ;
Je ceſſe de craindre.

LE HURON.

Moi ! je les briſerois
Ces nœuds pleins d'attraits,
Ces nœuds qu'Amour a faits !

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! qu'on nous laiſſe en paix,
Jouir de ſes bienfaits.

TOUS DEUX.

Qu'il nous enchaîne pour jamais.

Mlle. DE St. YVES.

On vient ; je ne veux plus qu'avec moi l'on te voye.



SCENE V.

Mr. & Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mr. DE KERKABON.

MON neveu !

Mlle DE KERKABON.

Mon neveu !

Mr. DE KERKABON.

Quel bonheur !

Mlle. DE KERKABON.

Quelle joie !

LE HURON.

Oui, me voilà frais & dispos,
Prêt à recommencer si les Anglois reviennent.

Mlle. DE KERKABON, *avec frayeur.*

Ah ! que plutôt ils s'en souviennent ;
Et qu'ils nous laissent en repos.



SCENE VI.

Mr. DE St. YVES, *les Acteurs précédens.*

Mr. DE St. YVES.

MONSIEUR de Kerkabon, que je vous félicite.
Vous avez un neveu dont je ſuis enchanté.

LE HURON.

Quel ſuffrage, Monſieur! & que j'en ſuis flatté!

Mr. DE St. YVES.

Je le dois à votre mérite.

Mr. DE KERKABON.

Allons, raconte nous tout ce qui s'eſt paſſé.

Mlle. DE KERKABON.

Mais il doit être las.

LE HURON.

Non, je ſuis délaſſé.
Vous voyez d'ici le rivage?
L'ennemi s'étoit rangé là.
Il nous attend, & nous voilà.
Nous marchons; le combat s'engage.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Sur nos étendars flottans
De ſes vaiſſeaux l'airain gronde.
Cent tonnerres éclatans
S'élancent du ſein de l'onde.
L'ardeur s'anime; & j'entends:

Feu! feu! feu! qu'on leur réponde.
Des deux côtés c'eſt le même fracas.
Et puis, *ſilence!*
Doublez le pas.
Ne tirez pas!
Doublez le pas.
Avance, avance.
C'eſt-là, quand le fer peut agir,
C'eſt-là, c'eſt-là le carnage.
Le feu n'eſt qu'un badinage;
C'eſt quand le fer peut agir,
C'eſt-là, c'eſt-là le carnage.
On voit les fables rougir,
Et dans le ſang la mort nage.
Nous avançons;
Nous enfonçons;
Les ennemis balancent;
Les uns ſont renverſés,
Les autres diſperſés;
Dans les eaux ils s'élancent.
Et nous, le verre en main,
Sur le champ de la gloire,
Nous chantons la victoire,
Et nous buvons leur vin.

Mr. DE KERKABON.

Mon neveu, rendez grace à Mr. de St. Yves.
Vous nous avez cauſé des allarmes bien vives;
Il les partageoit avec nous.

Mr. DE St. YVES.

Je ne le cache point, j'ai tremblé pour ſa vie.

LE HURON.

Ah ! Monſieur ! il dépend de vous
De la rendre digne d'envie.

Mr. DE St. YVES, *à part à Mr. de Kerkabon.*

Je le ſouhaite. Allons, me voilà décidé :
Venez.

SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON.

RÉJOUIS-toi.

LE HURON.

Comment ?

Mlle. DE KERKABON.

Il a cédé.
Il t'accorde ſa fille.

LE HURON.

Oui ?

Mlle. DE KERKABON.

Je viens de l'entendre.

LE HURON.

Vous me comblés de joie. Ah ! l'amant le plus tendre
Eſt donc le plus heureux !

Mlle. DE KERKABON.

Il héſitoit d'abord ;
Mais, ma foi, ta valeur vient de lui gagner l'ame.

LE HURON.

Ainſi tout le monde eſt d'accord ?
Allons.

Mlle. DE KERKABON.

Où vas-tu ?

LE HURON.

Voir ma femme.

SCENE VIII.

Mlle. DE KERKABON, GILOTIN.

GILOTIN.

AIR.

ME prend-on pour un ſot?
Et ſuis-je fait pour l'être ?
Croit-on m'envoyer paître,
Sans que je ſoufle un mot ?
Je ſuis fils d'un Bailli,
Oui.
Je ne ſuis pas Huron,
Non.
On connoîtra mon pere.
Quand il eſt en colere
Il eſt pis qu'un démon.
Nous ſommes gens de plume ;
Nous ſavons la coutume,
Et la forme & le fonds:
S'il faut plaider, plaidons.

Mlle. DE KERKABON.

Mais l'on ne t'aime point.

GILOTIN.

Ah! j'en ſais bien la cauſe:
C'eſt qu'on trouve l'autre mieux fait;
Plus beau que moi; voilà le fait.
Mais à tout cela je m'oppoſe.
Oui, vous n'avez qu'à dire à votre beau neveu;
Que ce n'eſt pas pour lui que ſe fera la fête;
Qu'un Bailli n'eſt pas une bête;
Et que nous allons voir beau jeu.

SCENE IX.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

LE HURON.

AIR.

QU'AI-JE donc fait qui les offence?
N'eſt-elle pas à moi?
N'a-t-elle pas ma foi?
Pourquoi cette défenſe?
Moi! ne plus la revoir?
Ne plus revoir Hortence!
Ma belle Hortence!
Ma chere Hortence!
Je ſuis au déſeſpoir.
On eſt d'accord;

Elle eſt ma femme;
Je lui porte un cœur tout de flamme;
Et l'on blâme
Ce tranſport !
Qu'ai-je donc fait? &c.
Tremblante aux genoux de ſon pere,
Elle pleuroit,
Et l'imploroit;
Mais rien n'a fléchi ſa colère.
Sans pitié, comme ſans raiſon,
Il m'a chaſſé de la maiſon.
Qu'ai-je donc fait? &c.

SCENE X.

Mr. & Mlle. DE St. YVES, LE HURON, Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

QUoi! je te vois encore! Ote toi de mes yeux.

LE HURON.

Je n'oſe l'aborder; je tremble.
Ah! je redoutois moins tous ces Marins enſemble.



SCENE XI.

Mr. & Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE St. YVES.

A-T-on jamais rien vu de plus audacieux ?
Chez moi-même, à mes gens venir parler en maître!
Sans moi, ſans mon aveu, demander à vous voir!
S'annoncer votre époux! (il eſt bien loin de l'être.)
Et parce que mes gens, qui ſavent leur devoir,
Refuſent de le recevoir,
Oſer les menacer d'entrer par la fenêtre!

Mlle. DE St. YVES, *tremblante & ſuppliante.*

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

On l'a flatté d'un inutile eſpoir;
J'ai trop appris à le connoître.

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

Quel emportement!
Et moi j'allois imprudemment!...
Je ſuis trop foible & trop facile;
Mais cela peut ſe réparer.
Ma fille, il faut nous ſéparer,
Et pour toi le Couvent eſt le plus ſûr aſyle.

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Le Couvent !

Mr. DE St. YVES.

Obéis. Tu le dois. Je le veux.

Mlle. DE St. YVES, *à Mlle. de Kerkabon*

Ah! consolez ce malheureux.

SCENE XII.

LE HURON, Mlle DE KERKABON.

LE HURON, *vivement.*

Est-il appaisé ?

Mlle. DE KERKABON.

Non. Et dans le moment même
Il l'envoye au Couvent.

LE HURON.

Le Couvent ! qu'est cela ?

Mlle. DE KERKABON.

Un séjour où l'on est invisible.

LE HURON.

Et c'est-là
Qu'on veut enfermer ce que j'aime !

Mlle. DE St. YVES.

Je vais trouver ton oncle : il peut tout appaiser.
Mais toi, ne vas pas t'aviser
De faire encore ici quelque tour de sauvage.
Si tu veux être heureux, sois sage.

SCENE XIII.

LE HURON, *seul.*

AIR.

QUE ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages?
C'est vous, cruels, vous & vos loix,
C'est vous qu'on doit nommer sauvages.
Que ne ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages!....

Recitatif obligé.

Que dis-je! chere amante, helas!
Pardonne à ma douleur, pardonne.
Moi! que j'amais je t'abandonne!
Moi, vouloir être où tu n'es pas!...
Mais on l'enleve! on m'en sépare!
Non, non, pere injuste & barbare,
Non, non, je suis par-tous ses pas...
Ah! mon malheur est à son terme.
Amis, accourez à ma voix.
Forçons les murs, brûlons les toîts
De la prison qui la renferme....
Mais si je brûle ta prison,
Toi même au milieu de la flamme...
Hélas j'ai perdu la raison;
Un trouble affreux regne en mon ame.
Que ne suisje encor dans nos bois, &c.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

Mlle. DE KERKABON, Mr. DE KERKABON, Mr. DE St. YVES*.

Mlle. DE KERKABON.

VOus voyez ſa douleur. Pardonnez ſon offenſe.
Il a commis une imprudence;
Mais il ne connoît point nos uſages, nos mœurs.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

Oui, j'ai tort; je devois choiſir ſans doute ailleurs
Un homme qui connut les égards, la décence,
Qui ſçut reſpecter ma maiſon.

Mr. DE KERKABON.

Vous êtes bien ſevere!

Mr. DE St. YVES.

Et n'ai-je pas raiſon?

Mr. DE KERKABON.

Ah Monſieur, croyez-moi, s'il manque de lumieres,
Il a des ſentimens, que j'eſtime encor plus.
On donne aiſément des manieres;
On ne donne point des vertus.
Il eſt vaillant, honnête; il penſe avec nobleſſe;
L'ombre du menſonge le bleſſe;

---

* Ils ont vû le Huron ſortir déſeſperé.

La nature l'a fait ſenſible & bienfaiſant ;
L'amour eſt ſa ſeul foibleſſe ;
Et je crains qu'il ne perde en ſe civiliſant.

Mr. DE St. YVES.

Mais il eſt d'une pétulence
Qui va juſqu'à l'extravagance.

Mlle. DE KERKABON.

Helas! il eſt bien corrigé
Des imprudences de ſon age!
Ah ! ſi vous le voyez ! comme il eſt affligé !
Et comme il promet d'être ſage !

SCENE XV.

GILOTIN, & *les Acteurs précédents.*

GILOTIN.

A l'aide ! à l'aide ! au raviſſeur !

Mr. DE St. YVES.

Qu'entens-je ?

GILOTIN.

Du Couvent, comme on ouvroit la porte,
Il arrive, & s'y prend de ſorte
Qu'il l'enlevoit.

Mr. DE St. YVES.

Ma fille ! ô ciel !

GILOTIN.

N'ayez pas peur.
Il eſt pris, & l'on va l'enfermer en douceur.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédents, LE HURON, Mlle. DE St. YVES, L'OFFICIER, *Troupe des Gens du Bailli.*

LE HURON.

(Aux Gens du Bailli.)
LACHES ! retirez-vous, ou mon bras vous assome.

Mr. DE St. YVES.

Téméraire !

L'OFFICIER

Pourquoi désoler ce jeune homme ?
(Vivement).
Et sçavez-vous ici ce que vous lui devez ?
Sçavez-vous que peut-être il vous a tous sauvés ?
Et qu'il a plus de part aux succès que moi-même ?
Il est Francois ; il est bien né ;
Monsieur, à votre fille, il étoit destiné
Pourquoi lui ravir ce qu'il aime ?

LE HURON, *vivement & tendrement.*

Et reprendre le bien que vous m'avez donné ?

Mr. DE St. YVES, *avec chaleur.*

Ah c'est un jeune fou.

L'OFFICIER, *fierement.*

Je connois sa folie;
Monsieur: c'est la gloire & l'amour.
Partagez tout l'honneur que lui fait ce beau jour;
Et vers lui, s'il se peut, acquittez la patrie.

SCENE XVII. & *derniere.*

LE BAILLI, & *les Acteurs précedents.*

LE BAILLI.

JE t'arrête de par le Roi.

L'OFFICIER, *d'un ton imposant.*

Monsieur!

LE BAILLI.

Son crime est manifeste:
C'est un enlevement; tout le monde l'atteste;
Et je ne fais ici qu'executer la loi.

M. DE St. YVES, *d'un air noble & tranquile.*

La loi ne punit point ce qu'autorise un pere.
Personne ici que moi n'a droit d'être sévere;
Et je veux bien dans ce moment
Pardonner à l'époux le crime de l'amant.

LE BAILLI.

Quoi? C'est donc là?

M. DE St. YVES.

Point de colere.
J'avois d'autres desseins, mais nul engagement.
Croyez-moi, laissez là votre ressentiment.
L'ennemi vous dira pourquoi je le préfere.

(Le Bailli & Gilotin se retirent.)

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! mon pere !

LE HURON, M. & Mlle. DE KERKABON.

Ah ! Monſieur !

M. DE St. YVES.

Ma fille, le danger
Te regarde : tu vois quelle mauvaiſe tête !

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere, ſon cœur eſt honnête ;
Et tout le reſte peut changer.

DUO & CHŒUR.

Mlle. DE St. YVES, & LE HURON.

Plus de larmes.
Amours, tes charmes
Du ſein de nos allarmes
Font naître les plaiſirs.
Senſible à nos ſoupirs
Ta main couronne nos deſirs.
Que de plaiſirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHŒUR.

Dans l'empire de l'Amour
Il n'eſt plus de Sauvages ;
L'air de ce charmant ſéjour
Les rend doux & ſages.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

D'aimer autant que je vivrai
J'ai l'heureuſe aſſurance.
De plaire autant que j'aimerai
J'ai la douce eſpérance.
Nous plaire & nous aimer toujours !
Pour nous que d'heureux jours !

CHŒUR.

Dans l'empire de l'amour
Il n'eſt plus de ſauvages.
L'air de ce charmant ſéjour
Les rend doux & ſages.
Tout s'apprivoiſe en un jour
Sous les loix de l'Amour.

LE HURON ET Mlle. DE St. YVES.

Le ſort nous menace ;
Et le danger nous glace ;
L'orage fait place
Au ſouffle des Zéphirs.
Senſible à nos ſoupirs,
L'Amour couronne nos deſirs.
Que de plaiſirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHŒUR.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes
Du ſein de leurs allarmes
Font naître les plaiſirs.

FIN.

APPROBATION.
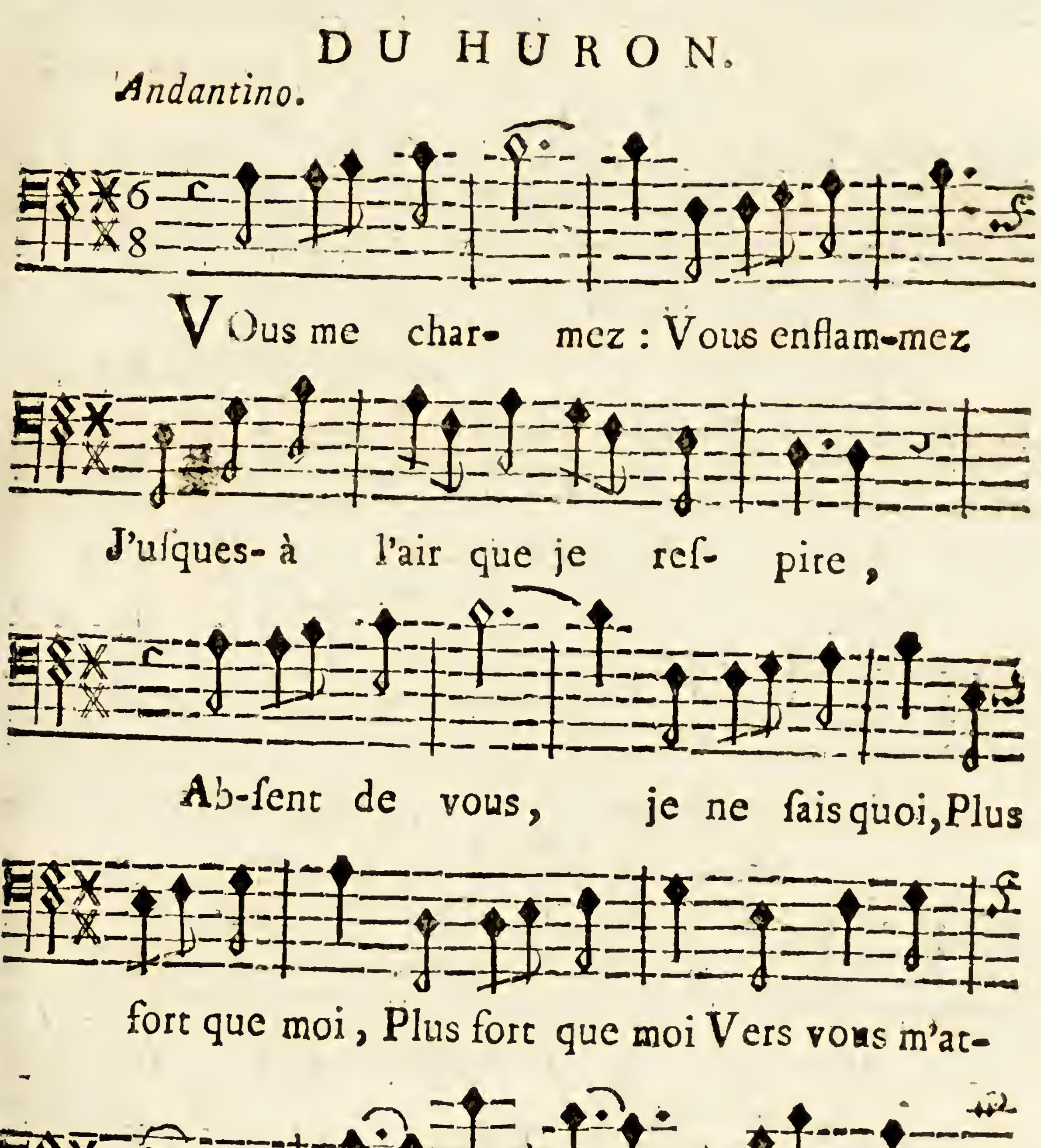
J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *le Huron, Comédie*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 27 Août 1768.

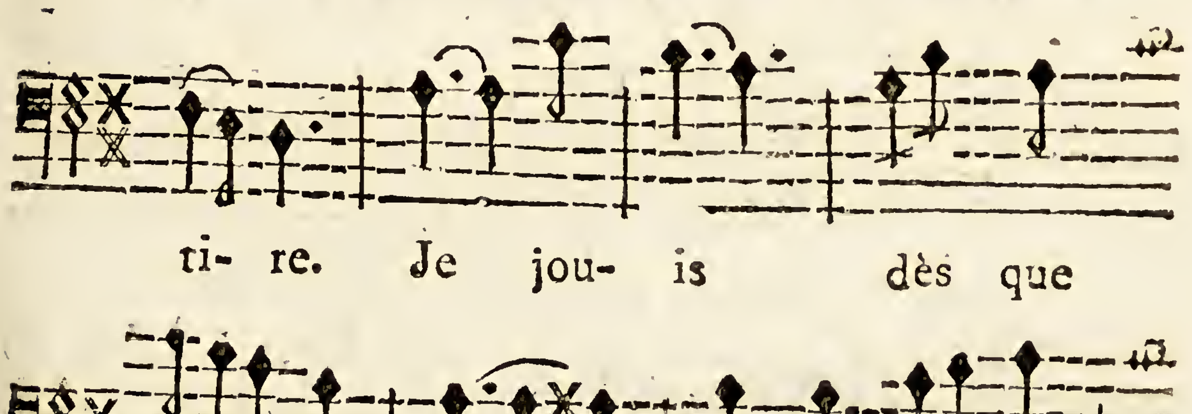
MARIN.
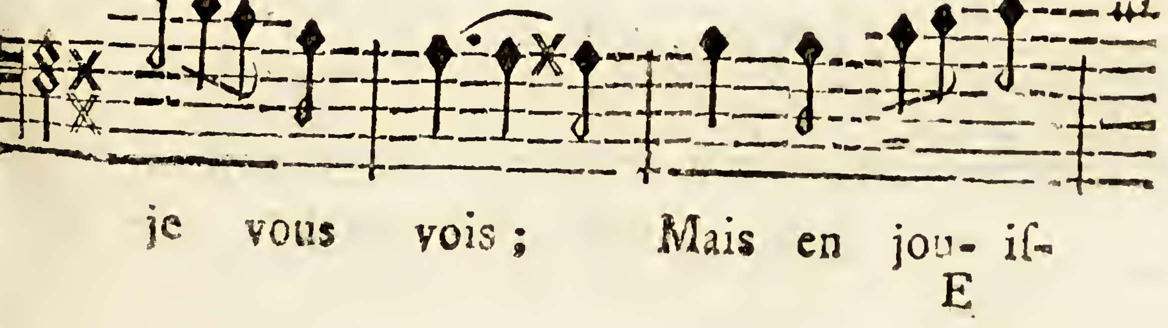
AIRS,
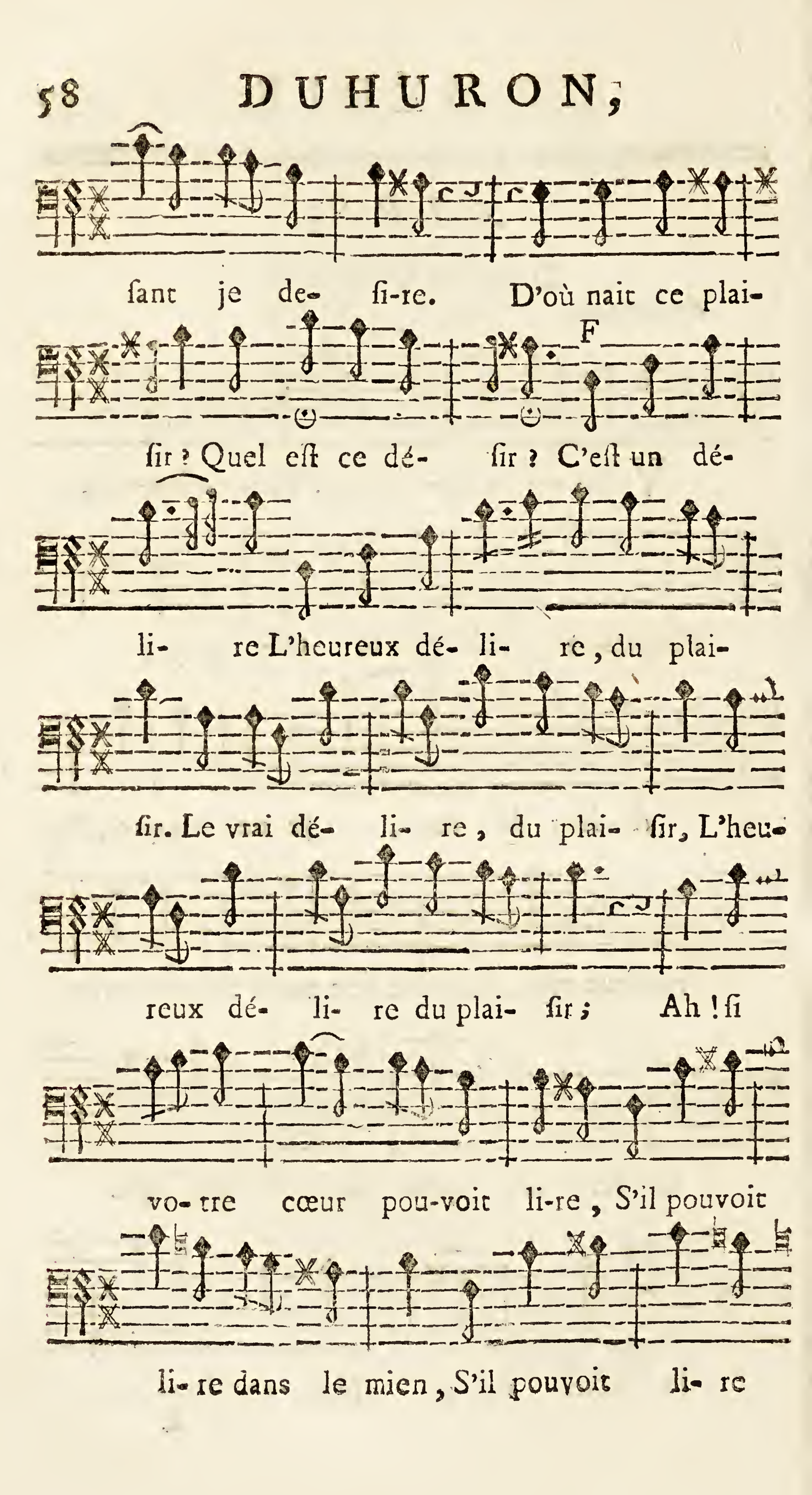
DU HURON.

Andantino.









fant je de- fi-re. D'où nait ce plai-
F
fir ? Quel eft ce dé- fir ? C'eft un dé-
li- re L'heureux dé- li- re, du plai-
fir. Le vrai dé- li- re, du plai- fir, L'heu-
reux dé- li- re du plai- fir ; Ah ! fi
vo- tre cœur pou-voit li-re, S'il pouvoit
li- re dans le mien, S'il pouvoit li- re

dans le mien, Ce qu'un Sau-va-ge ne ſait

F P

di-re, Croyez, croy- ez qu'il le ſent bien.

Vous me char- mez : Vous en- flam-
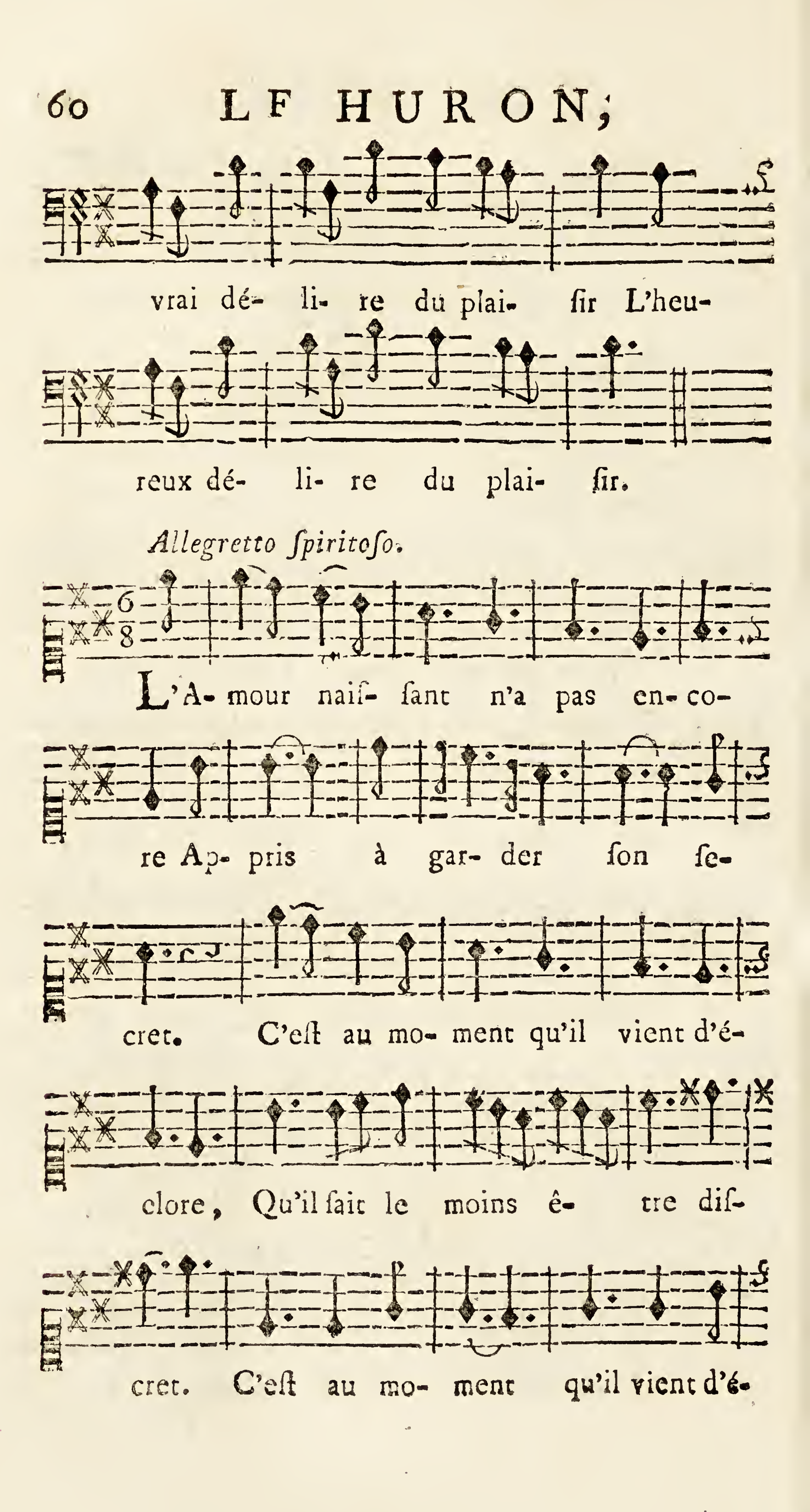
mez Juſques- à l'air que je reſ- pire,
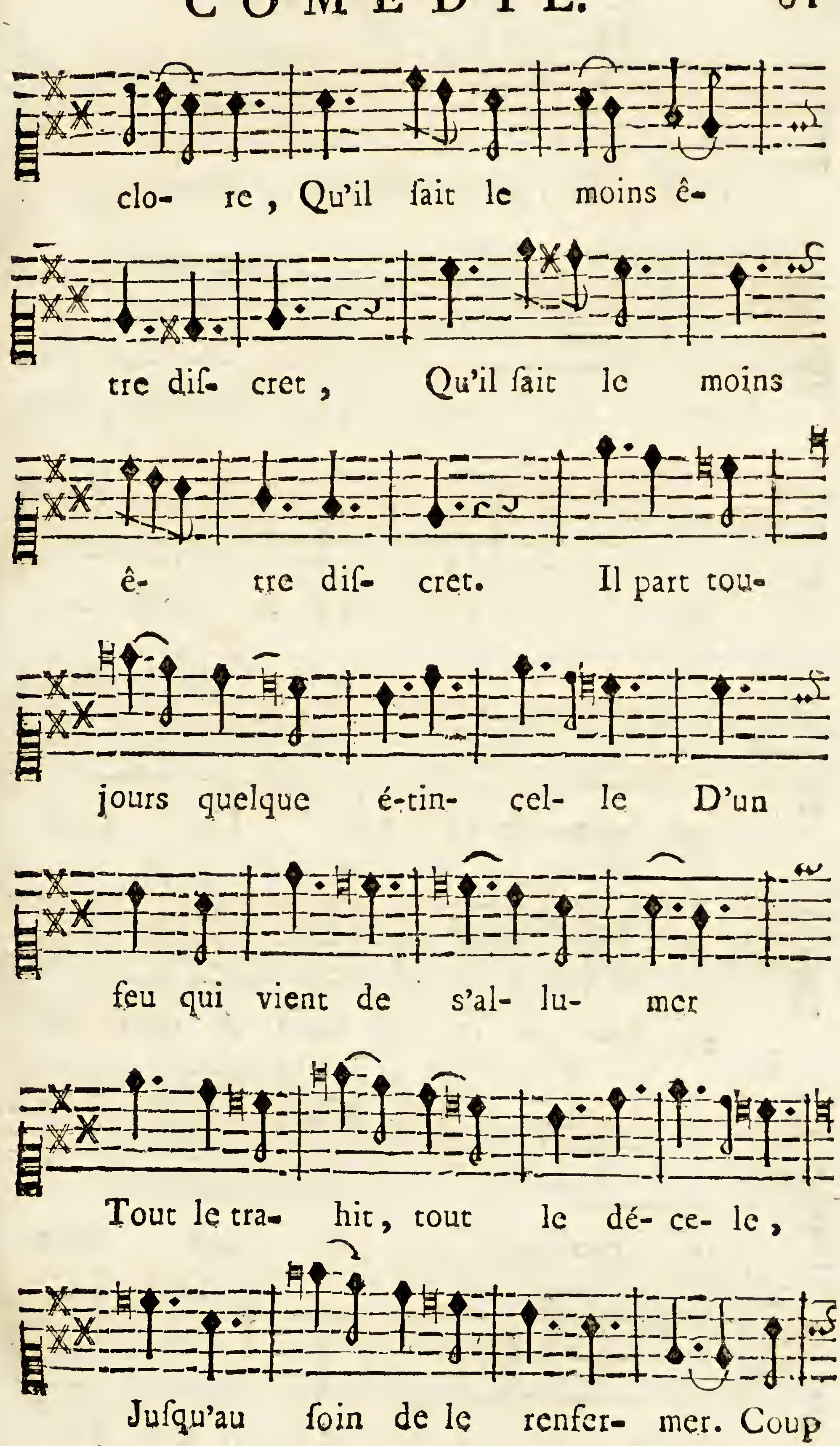
D'ou- vient ce plai- ſir, Quel eſt
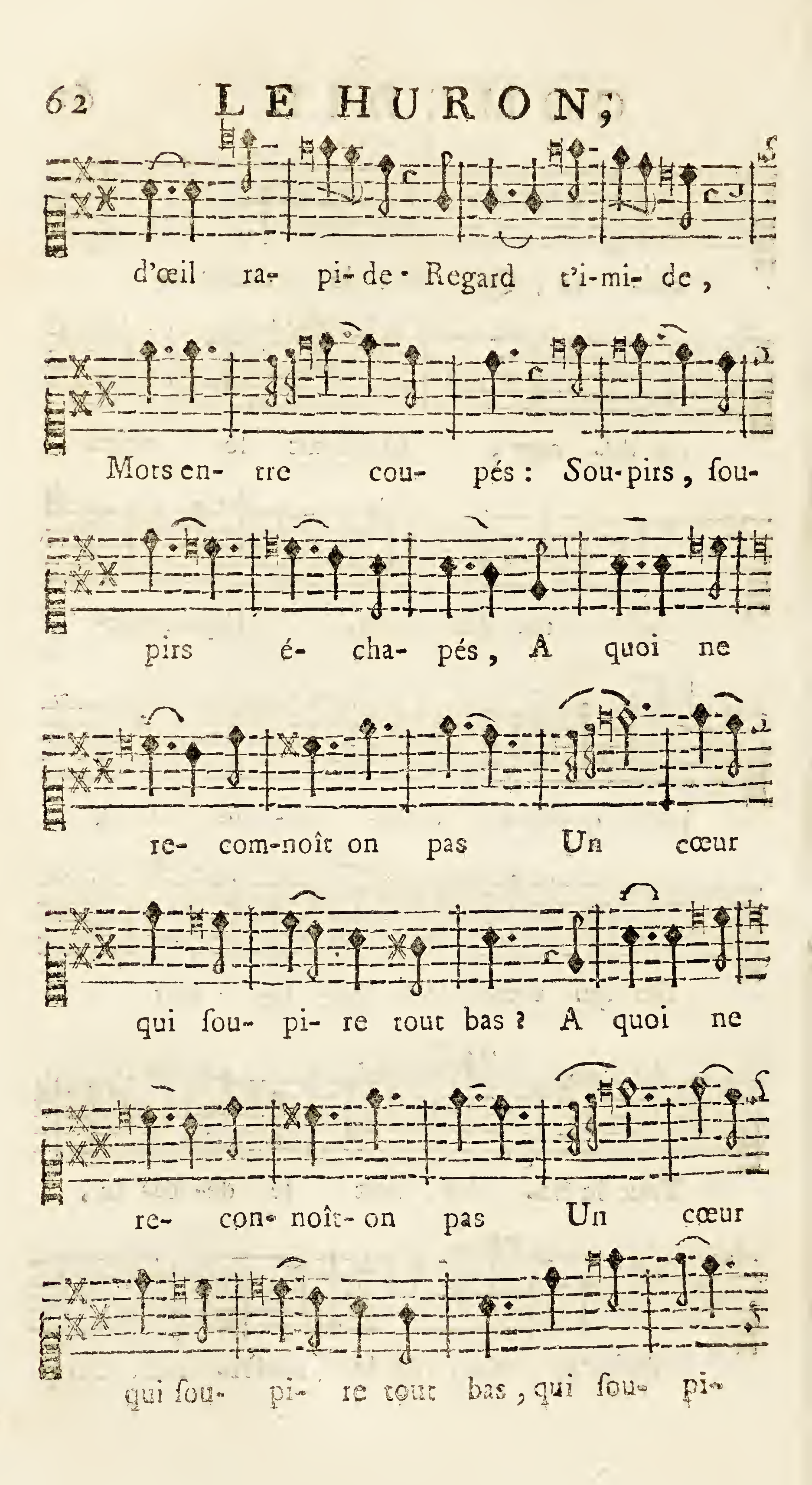
F
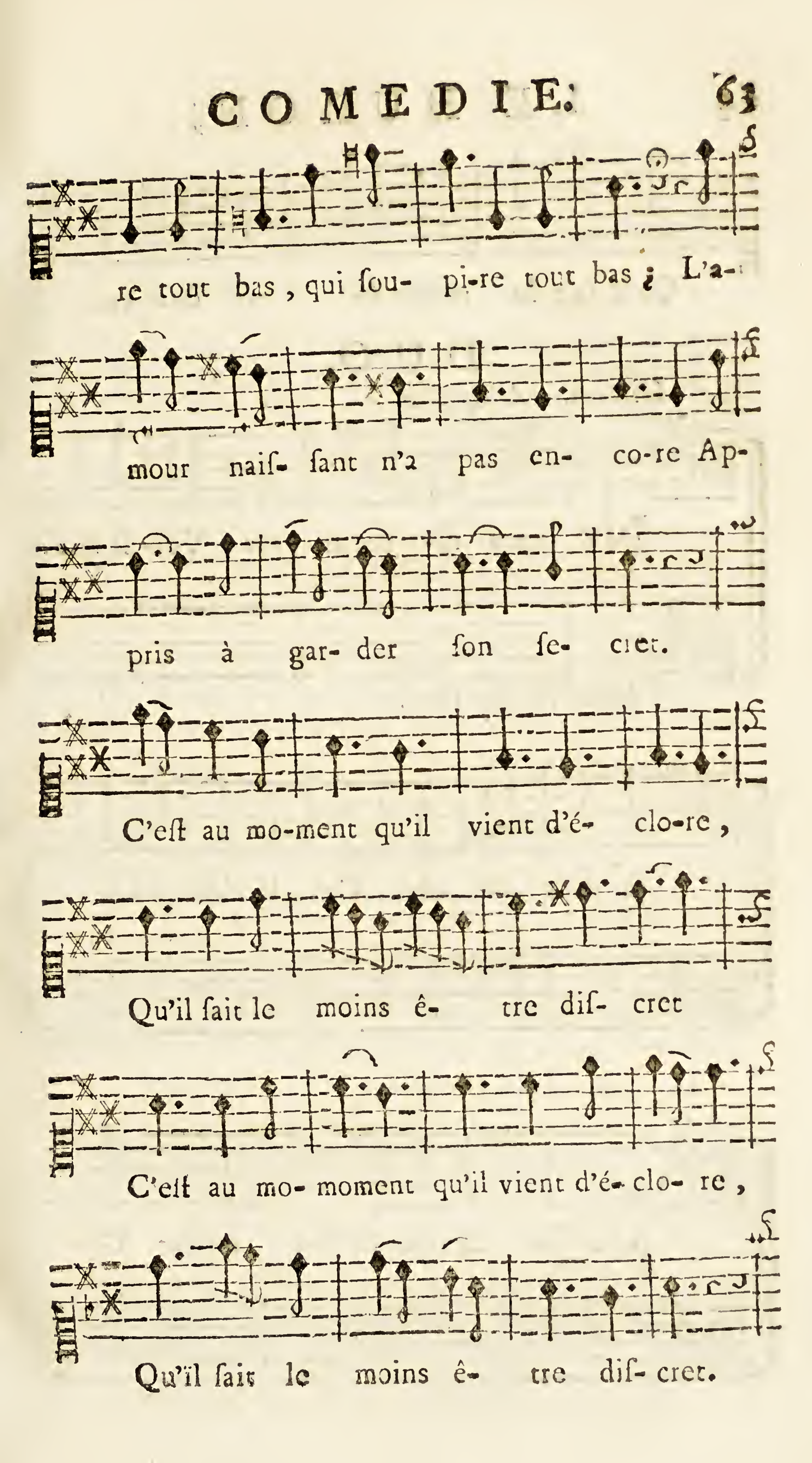
ce dé- ſir, C'eſt un dé- li- re,
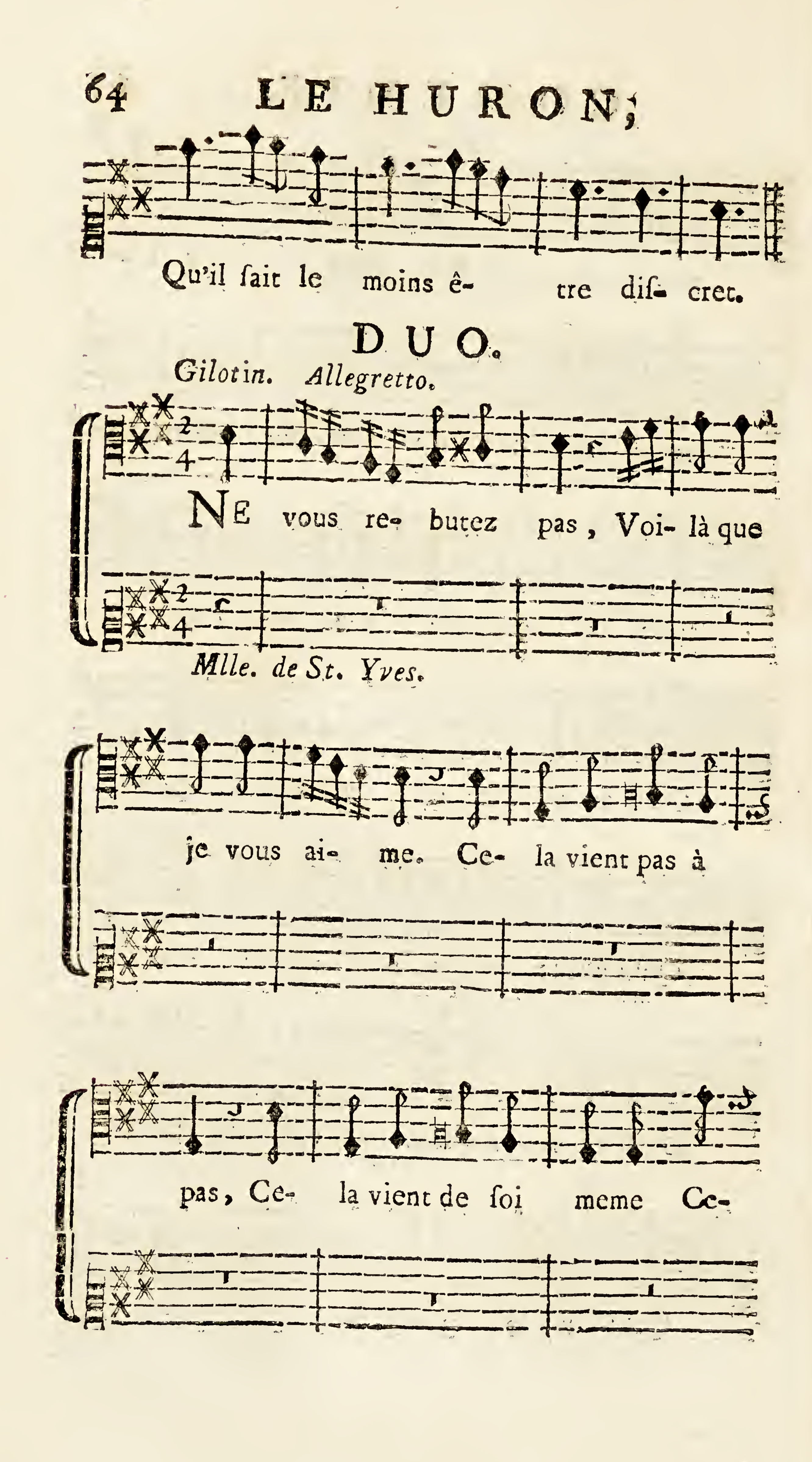
L'eureux dé- li- re du plai- ſir le
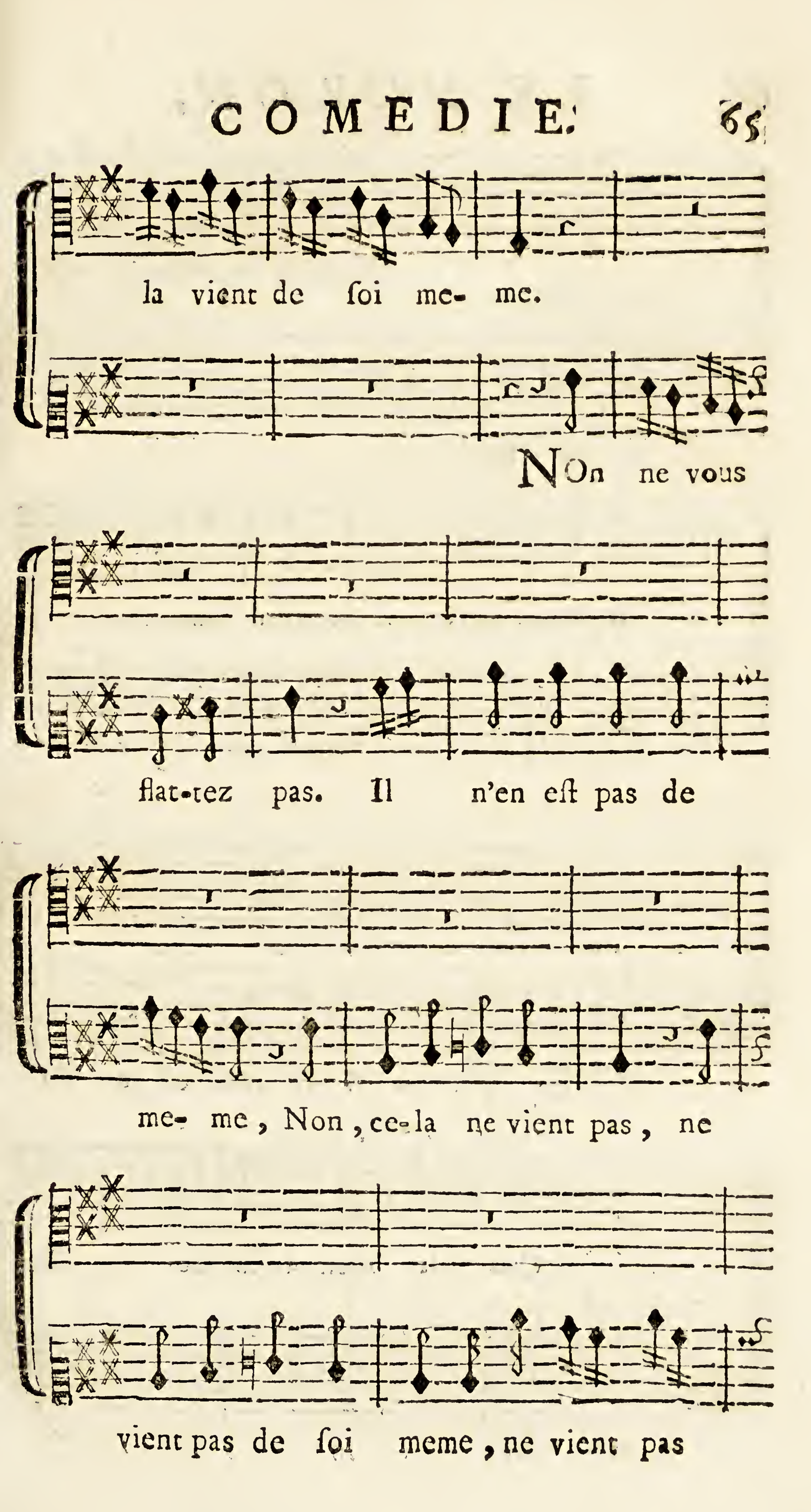

vrai dé- li- re du plai- ſir L'heu-
reux dé- li- re du plai- ſir.
Allegretto ſpiritoſo.
L'A- mour naiſ- ſant n'a pas en- co-
re Ap- pris à gar- der ſon ſe-
cret. C'eſt au mo- ment qu'il vient d'é-
clore, Qu'il ſait le moins ê- tre diſ-
cret. C'eſt au mo- ment qu'il vient d'é-
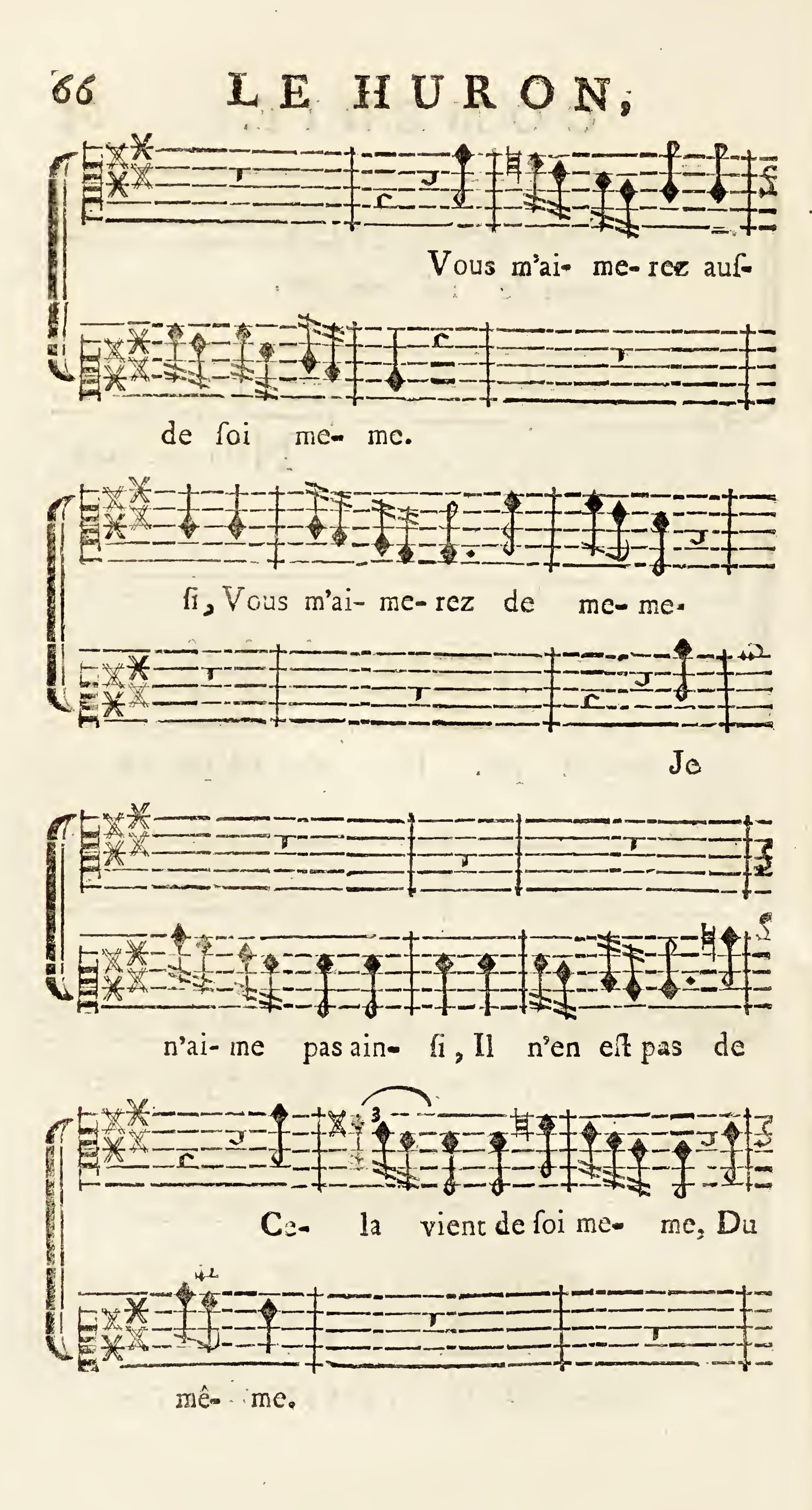

clo- re , Qu'il ſait le moins ê-
tre diſ- cret , Qu'il ſait le moins
ê- tre diſ- cret. Il part tou-
jours quelque é-tin- cel- le D'un
feu qui vient de s'al- lu- mer
Tout le tra- hit, tout le dé- ce- le ,
Juſqu'au ſoin de le renfer- mer. Coup
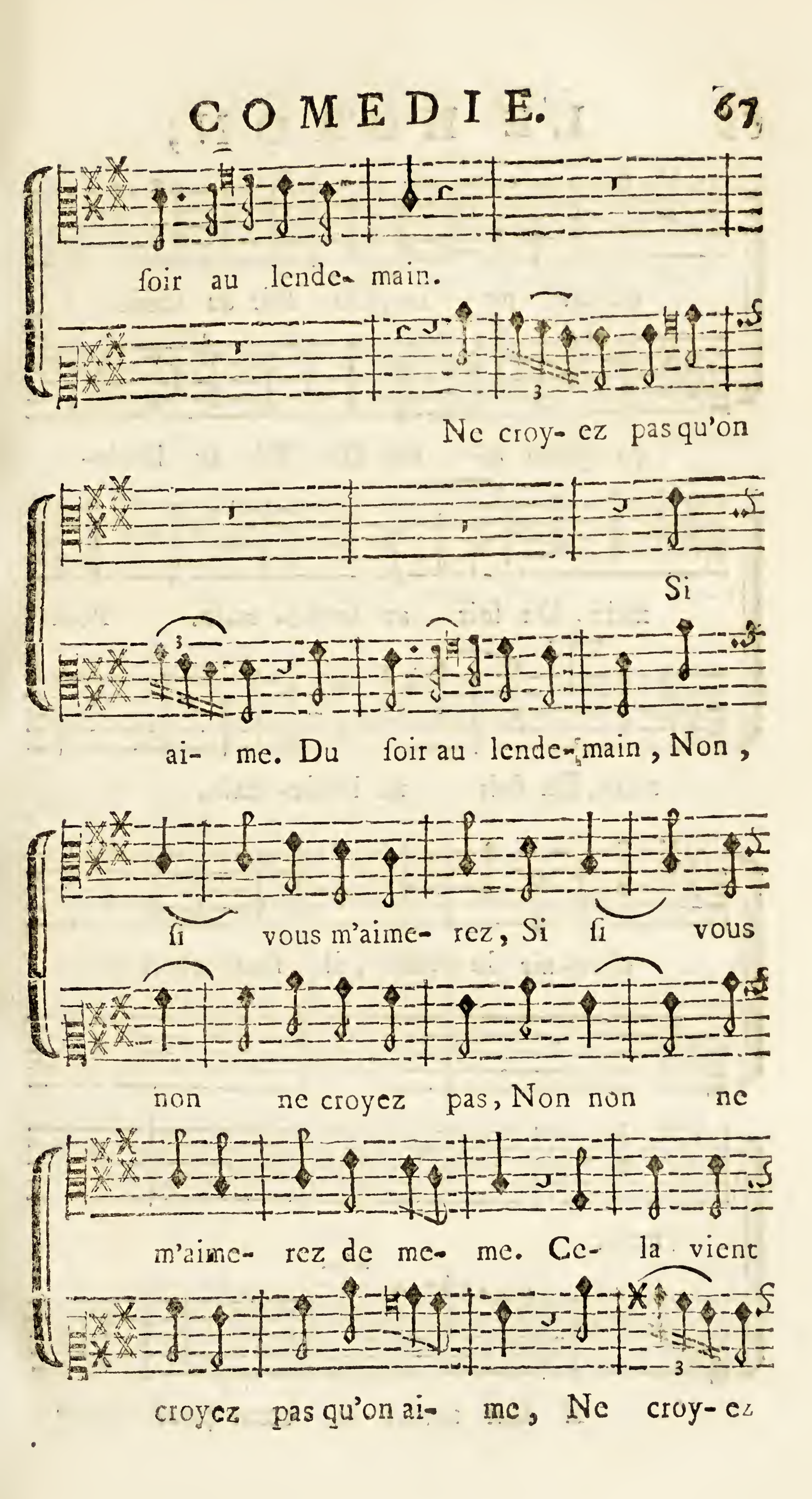

d'œil ra- pi- de · Regard t'i-mi- de,
Mots en- tre cou- pés : Sou-pirs, sou-
pirs é- cha- pés, A quoi ne
re- com-noît on pas Un cœur
qui sou- pi- re tout bas ? A quoi ne
re- con- noît- on pas Un cœur
qui sou- pi- re tout bas, qui sou- pi-
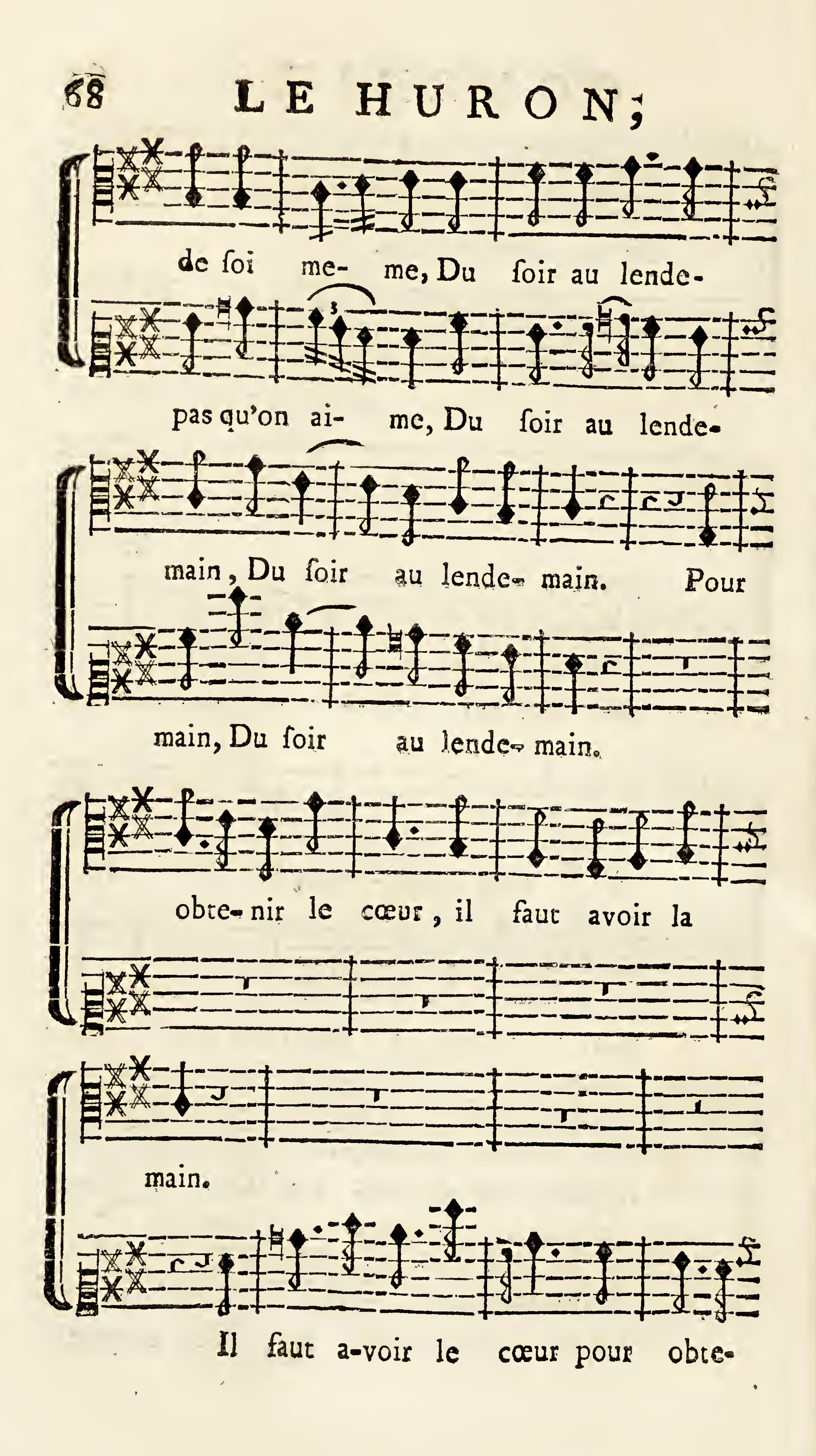

re tout bas, qui ſou- pi-re tout bas; L'a-
mour naiſ- ſant n'a pas en- co-re Ap-
pris à gar- der ſon ſe- cret.
C'eſt au mo-ment qu'il vient d'é- clo-re,
Qu'il ſait le moins ê- tre diſ- cret
C'eſt au mo- moment qu'il vient d'é- clo- re,
Qu'il ſait le moins ê- tre diſ- cret.
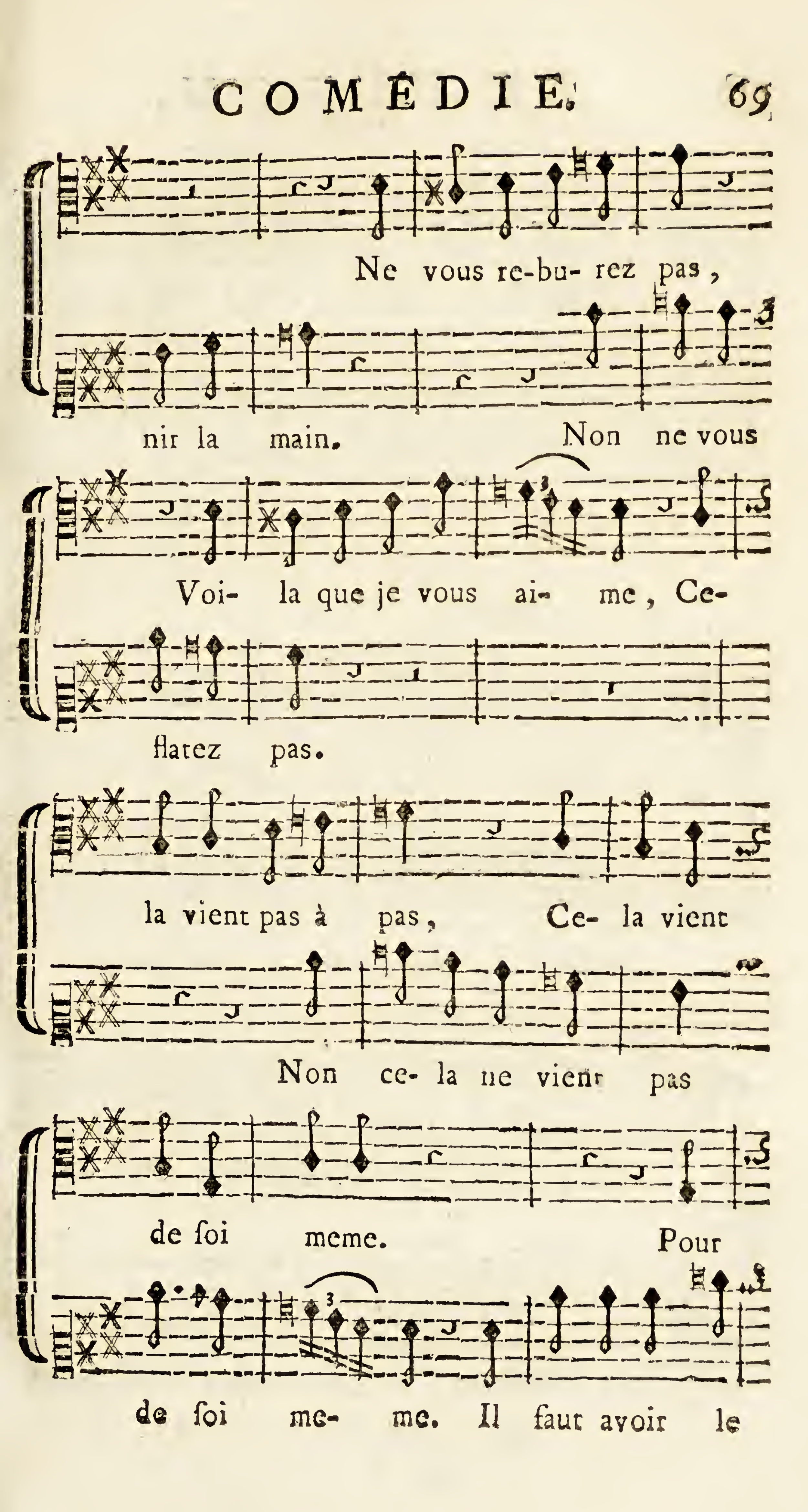

Qu'il ſait le moins ê- tre diſ- cret.
DUO.
Gilotin. Allegretto.
Ne vous re- butez pas, Voi- là que
Mlle. de St. Yves.
je vous ai- me. Ce- la vient pas à
pas, Ce- la vient de ſoi meme Ce-
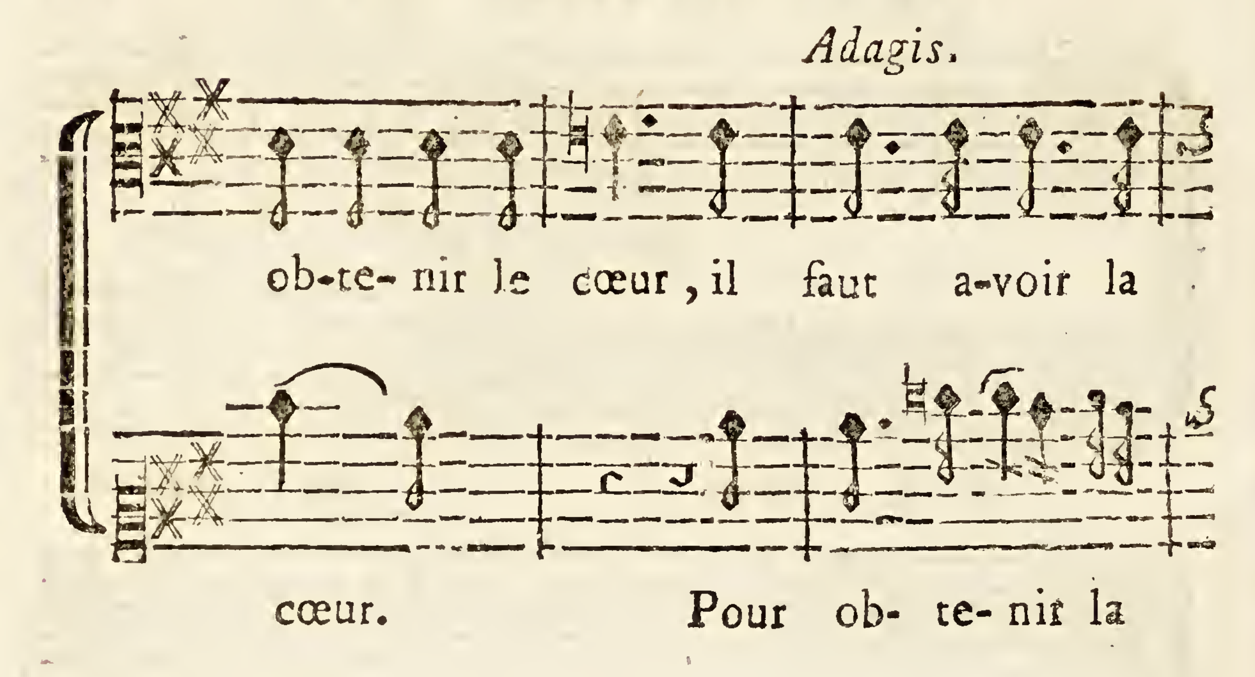

la vient de soi me- me.
NOn ne vous
flat-tez pas. Il n'en eſt pas de
me- me, Non, ce-la ne vient pas, ne
vient pas de ſoi meme, ne vient pas
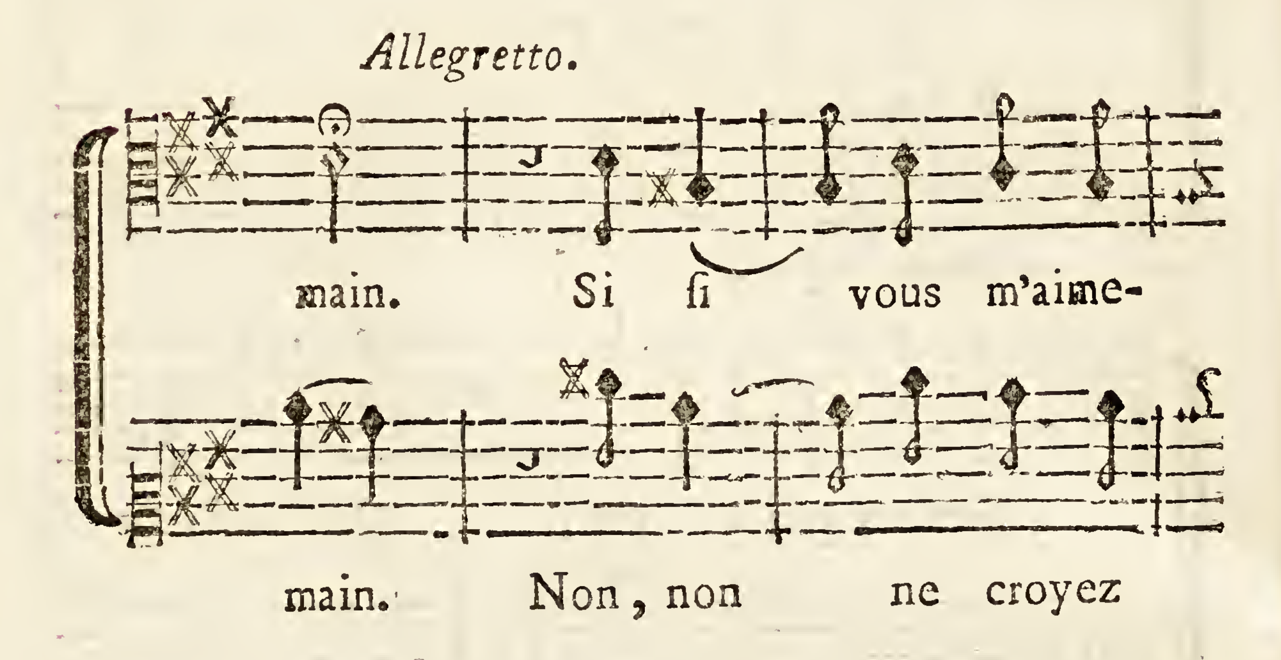

Vous m'ai- me- rez auſ-
de ſoi me- me.
ſi, Vous m'ai- me- rez de me- me.
Je
n'ai- me pas ain- ſi, Il n'en eſt pas de
Ce- la vient de ſoi me- me, Du
mê- me.
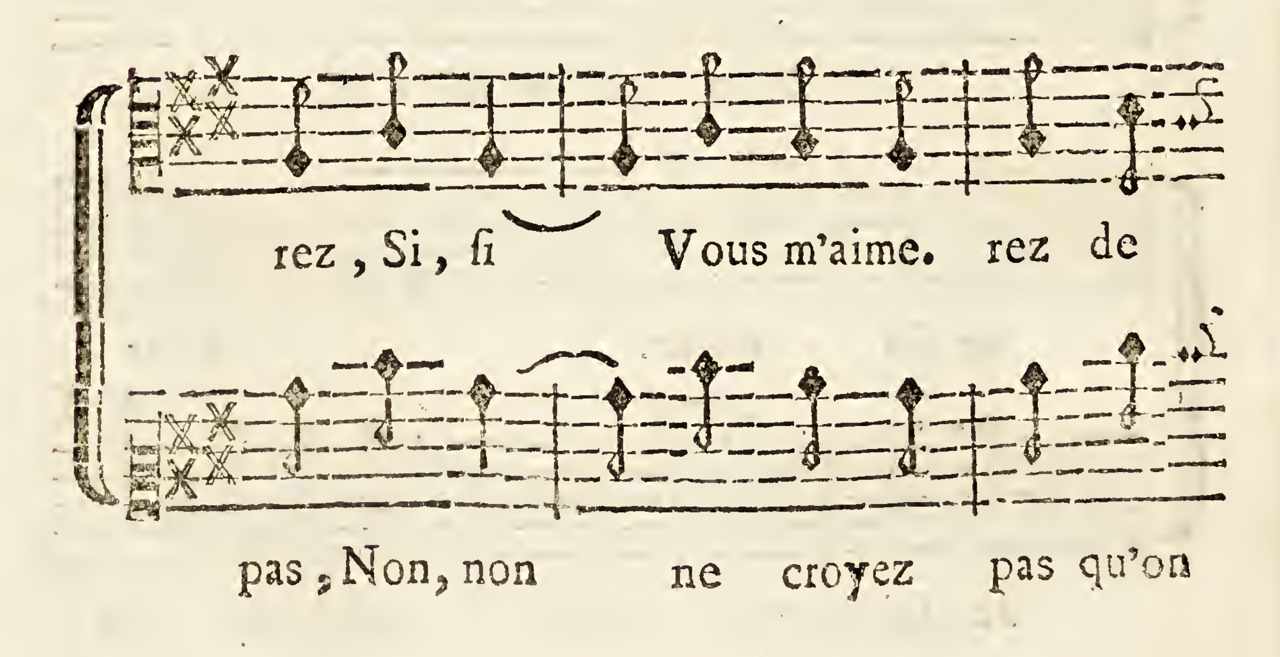

foir au lende- main.
Ne croy- ez pas qu'on
Si
ai- me. Du foir au lende- main, Non,
fi vous m'aime- rez, Si fi vous
non ne croyez pas, Non non ne
m'aime- rez de me- me. Ce- la vient
croyez pas qu'on ai- me, Ne croy- ez
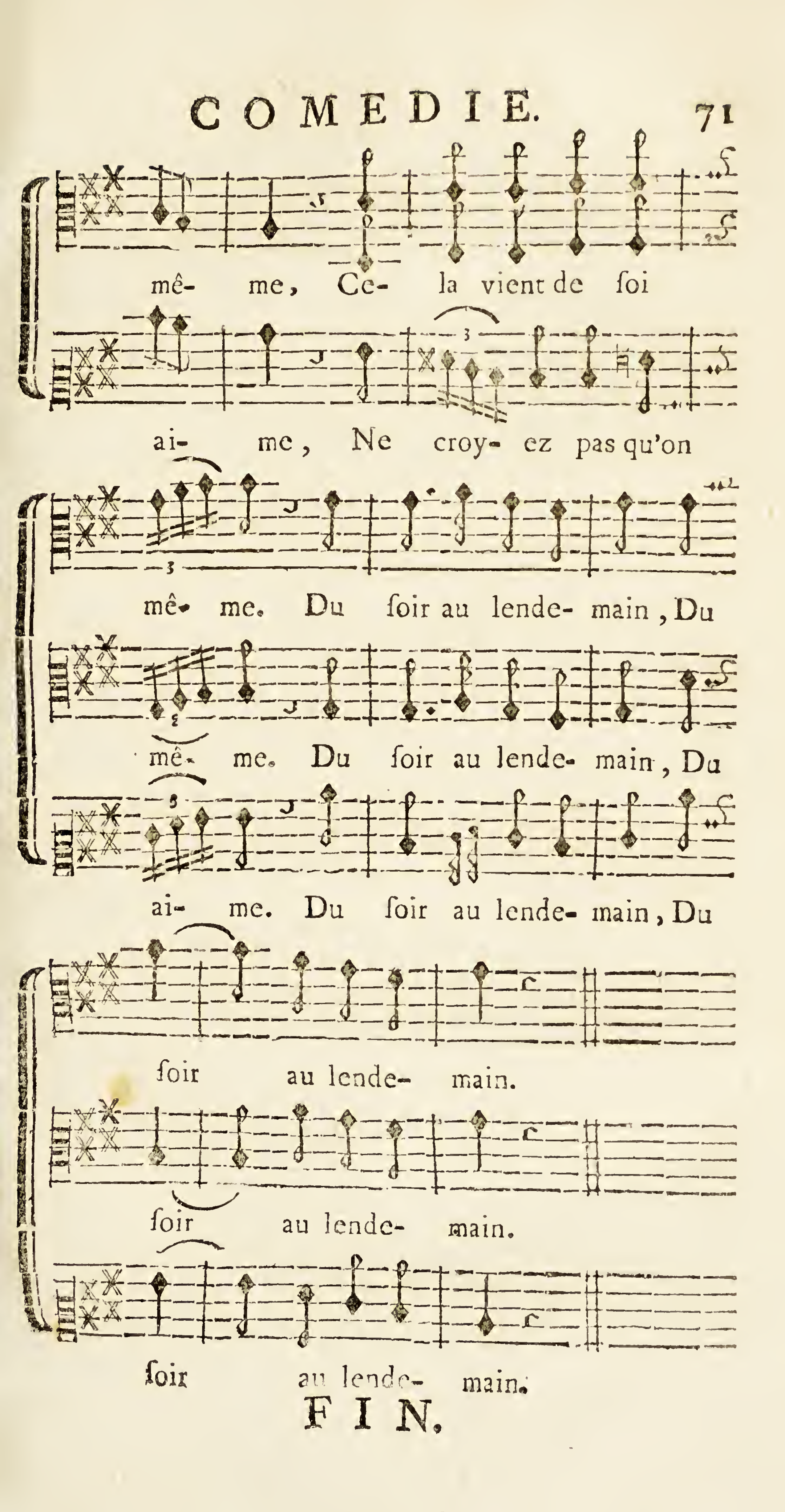

de ſoi me- me, Du ſoir au lende-
pas qu'on ai- me, Du ſoir au lende-
main, Du ſoir au lende- main. Pour
main, Du ſoir au lende- main.
obte- nir le cœur, il faut avoir la
main.
Il faut a-voir le cœur pour obte-


Ne vous re-bu- rez pas,
nir la main. Non ne vous
Voi- la que je vous ai- me, Ce-
flatez pas.
la vient pas à pas, Ce- la vient
Non ce- la ne vient pas
de soi meme. Pour
de soi me- me. Il faut avoir le


Adagis.
ob-te- nir le cœur, il faut a-voir la
cœur. Pour ob- te- nir la


Allegretto.
main. Si si vous m'aime-
main. Non, non ne croyez


rez, Si, si Vous m'aime. rez de
pas, Non, non ne croyez pas qu'on


mê- me, Ce- la vient de soi
ai- me, Ne croy- ez pas qu'on
mê- me. Du soir au lende- main, Du
mê- me. Du soir au lende- main, Du
ai- me. Du soir au lende- main, Du
soir au lende- main.
soir au lende- main.
soir au lende- main.

FIN.